

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

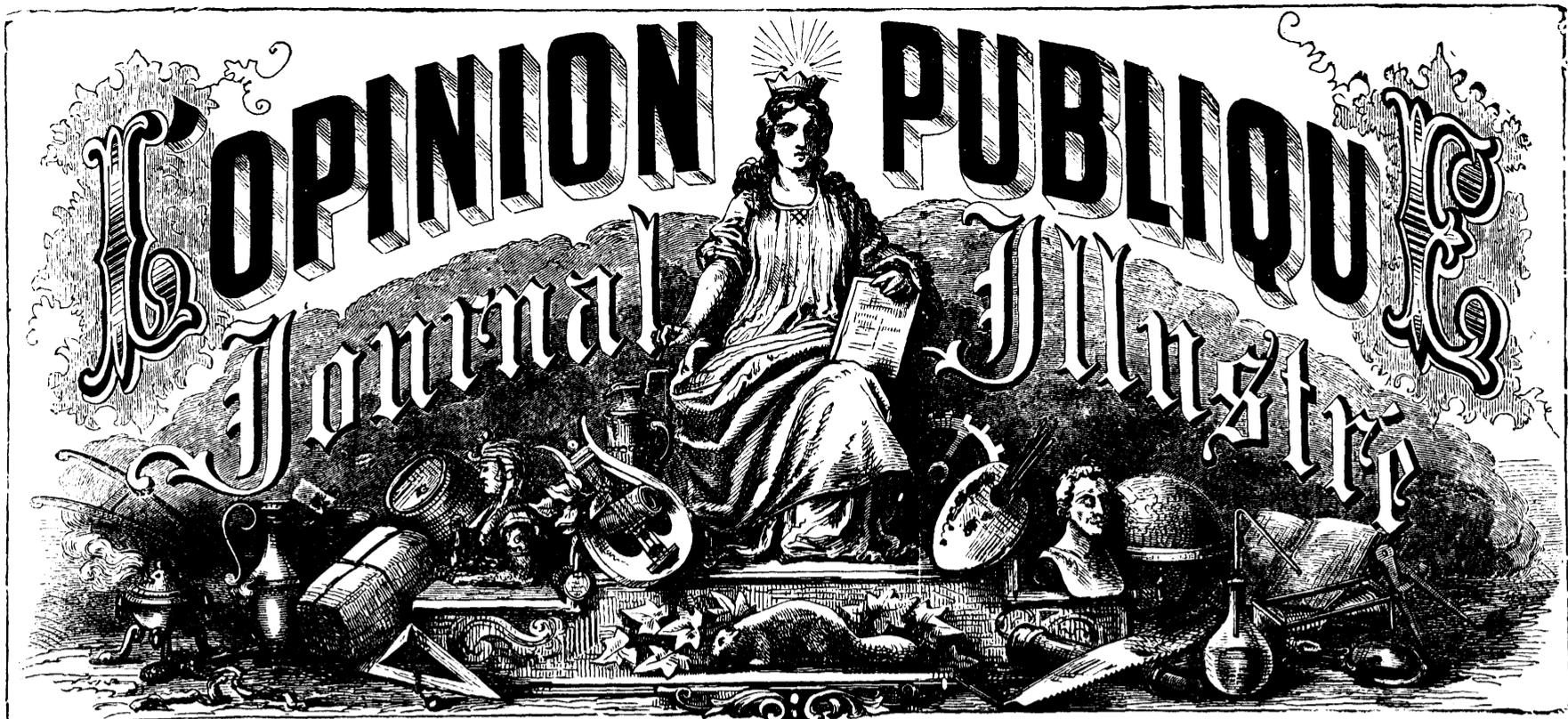
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



NOS ADIEUX ET NOS SOUHAITS

« Après une expérience de quinze mois, les directeurs de cette compagnie s'étant persuadés que personne ne peut mieux que le fondateur de ce journal, en comprendre le caractère et la mission, ni donner à L'OPINION PUBLIQUE une physionomie plus en rapport avec le goût, l'intelligence et les mœurs des familles Canadiennes, nous ont prié de prendre le contrôle absolu des affaires de ce journal, ainsi que d'en diriger la rédaction. »

Ce court paragraphe, détaché de l'avertissement au public paru dans notre précédent numéro, et signé G. E. Desbarats, nous dispense de toute explication.

Ces quelques lignes forment un sens complet ; elles disent la cause, les motifs et le but.

Pour notre part, nous sommes reconnaissant à l'administration d'avoir bien voulu prévenir, par une délicate prudence, les émotions et l'attendrissement inséparables d'un départ.

En toute circonstance, des adieux sont toujours pénibles à faire, difficiles à prononcer ou à écrire.

Et, bien que nous ayons en ce genre de littérature deux exemples mémorables dans le même siècle : les adieux de Napoléon à Fontainebleau et ceux de notre confrère Beausoleil à Montréal, nous n'abuserons point de l'autorité de ces illustres précédents.

Nous laissons la rédaction du journal de la même manière que nous l'avons prise, sans bruit, sans éclat ; nous bornant, comme tout homme de bonne compagnie ne manque pas de faire à l'auditoire qui lui a prêté son temps et son attention, de remercier nos lecteurs habituels de leur bienveillante sympathie.

Si nous avons souvent failli à plaire ou à intéresser, on voudra bien nous pardonner ce septième péché capital, l'ennui, en faveur de nos bonnes intentions d'alors, de notre profond repentir aujourd'hui.

« Nous ferons connaître notre programme dans le numéro du 6 janvier. En attendant, nous annonçons que L'OPINION PUBLIQUE sera toute habillée de neuf : c'est-à-dire, qu'elle sera imprimée en caractères nouveaux, et sur un papier bien supérieur à celui dont on fait usage depuis un an ou deux. Aussi, que nous avons une SUPERBE GRAVURE SUR ACIER que nous allons donner en prime aux abonnés qui se trouveront dans les conditions voulues. »

Nous nous réjouissons de ce changement. Nous l'avons prise, nous, cette enfant gâtée, quelque peu malade, souffreteuse, et très-pauvrement vêtue. Malgré cet ex-

térieur défavorable cependant, notre pupille a reçu dans nombre de bonnes maisons un accueil assez aimable, tant les gens du logis lui trouvaient l'humeur égale, le rire franc et le propos honnête.

Que sera-ce donc maintenant que la fantasque jeune fille, fortifiée par ses épreuves passées, rendue grave et sérieuse par l'expérience acquise, reparaitra rayonnante de santé, gracieuse, élégante, en sa fraîche toilette et ses nouveaux atours ? Un simple nœud de ruban ou une fleur suffiront désormais à relever sa beauté ?

Que la jeune personne reçoive donc, à l'occasion du nouvel an et de sa transformation, nos vœux les plus sincères pour ses succès futurs.

Un sort brillant est certainement réservé à notre jeune amie. Nous en avons d'ailleurs pour garant l'habileté et le talent de M. G. E. Desbarats, qui, en sa triple qualité de rédacteur-éditeur et père de L'OPINION PUBLIQUE, a bien voulu se charger de la fortune et de l'avenir de son enfant.

A. ACHINTRE.

ECHOS DE PARTOUT

La fabrication du papier est aujourd'hui l'une des grandes industries de tous les pays civilisés. Depuis le commencement du siècle, cette fabrication n'a cessé de progresser. Tandis qu'en 1819, on produisait en France 15 millions de kilogrammes de papier et 42 millions trente ans plus tard, nos papeteries françaises en ont fabriqué, en 1873, 134 millions de kilogrammes, valant 100 millions de francs. Cette quantité énorme a été produite dans 500 fabriques réparties dans 70 départements, occupant 26,000 ouvriers et mettant en œuvre une force de 20,000 chevaux. Comme matière imposable, le papier est compté en France pour un rapport de 10,407,000 francs au budget de 1875.

La ville de New-York vient de fonder une école de marine commerciale. Cette école, établie à bord d'un beau trois-mâts carré, la *Sainte-Marie*, a pour but de former des novices et de les préparer de bonne heure pour l'exercice des manœuvres et du commandement. C'est en effet parmi ces élèves que se recruteront les futures officiers de la marine de commerce. En quelques semaines, l'école avait déjà reçu une certaine d'élèves, et, devant l'affluence des demandes, il avait été décidé que seuls seraient admis les jeunes gens habitants de New-York, mais on est revenu sur cette décision, et, tout en donnant la préférence aux jeunes New-Yorkais, on pourra recevoir des élèves venant d'autres villes. Le prix de la nourriture et de l'habillement, soit 250 francs par an, est à la charge des élèves, mais l'instruction est gratuite.

La houille que l'Angleterre exporte emploierait deux mille navires de cinq cents tonneaux faisant chacun douze voyages par an. Les vins que la France exporte n'exigeraient que deux cent cinquante navires du même

tonnage faisant chacun seulement quatre voyages par an.

Cependant la valeur des vins de France exportés est trois fois plus forte que celle de la houille servant des ports de l'Angleterre. Cette riche production de la France a donc une bien moindre importance que l'humble produit anglais pour le développement de la marine commerciale en navires et en matelots.

Ce sont les marchandises lourdes et encombrantes qui enrichissent et accroissent le commerce maritime de la nation chargée de leur transport, parce que le propriétaire d'un navire est payé en raison du poids de ces marchandises et de la place qu'elles occupent. La cargaison d'un navire portant de l'ivoire, de l'indigo, des cachemires, des corindons, des perles et des diamants, n'exige pas plus de matelots et ne coûte guère plus pour venir de l'Inde en Europe, que celle d'un navire portant du riz et valant cinquante ou cent fois moins.

Il y a quelques temps est mort M. Singer, l'inventeur des machines à coudre qui portent son nom. Il a laissé une fortune personnelle de 2,782,000 livres sterling. Dans son testament, dans lequel il fait connaître qu'il a eu cinq femmes et vingt-quatre enfants, M. Singer lègue à la première une propriété de 800,000 livres en Angleterre et une autre de 320,000 en Amérique. En outre, il laisse aux six enfants qu'il a eus d'elle, 1,600,000 livres. Mais la femme qu'il a épousée en second es noces et qui avait obtenu le divorce est encore vivante. Elle fait attaquer en nullité le testament, attendu que, d'après la loi des Etats-Unis, Singer ne pouvait se remarier. La cinquième femme ne serait donc pas mariée légitimement, et par suite n'aurait pas droit à l'héritage que lui a laissé le défunt, ainsi qu'à ses enfants.

Voilà un procès où il y a à boire et à manger pour MM. les gens de la chicane ; car, Dieu merci pour eux, si l'on a inventé des machines pour faire la couture vite et à bon marché, on n'a pas encore inventé les moyens de ne pas faire durer si longtemps les procès et surtout de les rendre moins coûteux.

La statistique nous montre quelle est la puissance industrielle relative de la plupart des nations européennes. Il y a aux Etats-Unis plus de 400,000 machines à vapeur réalisant une force de 1 million 200,000 chevaux nominaux, soit un nombre à peu près triple de chevaux animaux. En Angleterre, il y a également 40,000 machines à vapeur d'une force de 1 million de chevaux ; en France, 27,000 machines à vapeur de 325,000 chevaux ; dans la confédération prusso-allemande, environ 20,000 machines à vapeur d'une force de 250,000 chevaux.

Si nous comptons les locomotives, les Etats-Unis se présentent en première ligne avec 14,000 machines ; puis vient l'Angleterre avec 11,000 machines, l'Allemagne avec 6,000, la France avec 5,000, la Russie et l'Autriche chacune avec 3,000. Le pays européen qui en possède le moins est la Norvège, qui n'a sur ses lignes de fer que 31 locomotives.

Pour la navigation à vapeur, le premier rang appartient à l'Angleterre qui possède, plus de 3,000 navires du port de 2 millions 600,000 tonnes ; puis viennent la France avec 600 navires du port de 350,000 tonnes ; les Etats-Unis avec 100 navires (de mer) du port de 500,000 tonnes ; l'Allemagne, 225 navires et 171,000 tonnes ; l'Italie, 202 navires et 139,000 tonnes.

LES TEMPS OUBLIÉS

Au commencement, dit l'écriture, l'esprit de Dieu flottait sur les eaux. Il n'y avait pas de terre visible.

La croûte solide qui retient captifs les feux du centre de la boule n'avait pas encore subi la pression des forces renfermées dans ses flancs.

Quand les secousses, les déchirures, les étirements se produisirent, une déformation eut lieu dans cette enveloppe. Des plateaux, des pitons apparurent au-dessus de la mer universelle.

C'est l'Amérique qui surgit la première des profondeurs de l'abîme, n'en déplaise au « vieux » continent d'Europe.

Le Canada possède dans les Laurentides les indications les plus manifestes et les plus anciennes de ces bouleversements.

Notre pied-à-terre en ce monde réputé « nouveau » est d'une date qui fait pâlir la géologie du reste des continents.

Alors, pourquoi le sol d'Amérique, préparé de si bonne heure, n'aurait-il pas été peuplé sans retard par les premières familles qui se détachèrent du groupe primitif ? Ce qui s'est fait si aisément plus tard ne devait pas être impossible aux fils d'Adam qui se partageaient le monde.

Qu'une branche soit venue en Amérique et qu'elle y ait prospéré, rien en cela qui puisse surprendre.

L'Asie et l'Amérique ont pu, et ont dû, être unies autrefois. Elles se tiennent encore de si près, malgré les tremblements de terre et les cataclysmes de l'eau et du feu, que le point de jonction n'est presque pas rompu.

Si des peuples anciens n'ont pas habité notre continent, disons qu'il y a une cinquantaine de siècles, expliquerons-nous la provenance des monuments remarquables qui s'y trouvent sur tant de lieux divers ?

Les plaines de l'Ouest, la Californie, le nouveau Mexique et l'isthme de Panama sont les dépositaires de ces merveilles des temps oubliés. Des villes étendues, des constructions géantes, des travaux d'une origine fabuleuse nous offrent les traces d'une civilisation qui n'a pas laissé d'anales ni d'histoires, mais c'est de l'histoire que ces amas de pierres sculptées dont le voyageur cherche vainement la cause autour de lui, et que les Sauvages découverts par Colomb, Cortez et Cartier ne pouvaient expliquer.

Les enfants de notre premier père avaient de ces allures de fondateurs. Ils en ont donné des preuves en Asie. Pourquoi pas également en Amérique, puisqu'ils pouvaient y atteindre ?

Ce qui montre qu'ils sont venus en ce dernier pays directement du berceau du genre humain, par conséquent de l'est à l'ouest, c'est qu'ils n'ont occupé que la moitié ouest de notre continent. Leurs travaux n'existent que là.

Les Florides, Panama et le Mexique, ouverts sur l'Atlantique, sont riches aussi en vestiges archéologiques, mais ces ruines témoignent d'un autre genre de goût, de civilisation, de peuples postérieurs aux ouvriers de l'ouest.

Le versant de l'Atlantique n'a pas dû être habité par les Américains de l'âge adamique.

Ces hommes, prédécesseurs assez rapprochés de ceux qui construisirent la tour de Babel, ne devaient être privés ni des talents ni des moyens d'exécution que, l'on reconnaît aux contemporains de Noë. Ils ont pu bâtir les palais étonnants qui sont encore sous nos yeux.

En ce cas, la marche des peuples autour du monde n'aurait pas commencé dans le sens de la course du soleil, mais à l'inverse.

Le déluge est venu anéantir ce mouvement.

Qu'est-il arrivé ensuite ? On le sait, l'espèce humaine dut se remettre à croître. Des années et des siècles se sont écoulés. C'est vers le bassin de la Méditerranée que les peuples les plus connus se sont avancés ; mais une forte branche, Noë lui-même probablement, a pris racine en Chine et s'y est maintenue à l'aide d'un système de gouvernement admirable, incarnation d'une pensée qui surpasse celle des législateurs les plus célèbres parmi nous.

Pour repeupler la terre, la famille humaine prenait deux chemins différents : l'un à droite, l'autre à gauche. Ils devaient se croiser en Amérique.

Depuis Platon, qui vivait il y a deux mille trois cents ans et qui nous entretenait des choses devenues alors très-anciennes, jusqu'au lieutenant Maury qui vient de s'éteindre, on s'est occupé d'une île, ou de plusieurs îles, ou peut-être d'un continent qui aurait existé entre l'Europe et l'Amérique, en plein Atlantique. De nos jours, les traces en sont visibles. Notre pauvre terre a été tant secouée, tant bosselée, tant ratatinée, même après le déluge, que tout est croyable.

Au Pérou, à Panama, aux Florides, au Mexique, se voyent des monuments nombreux qui ont surtout un air de parenté avec l'architecture égyptienne. Ont-ils été construits par des gens de la Méditerranée ? C'est à peu près certain ; car sans cela, d'où viendrait leur ressemblance avec une architecture aussi distincte que l'est l'art égyptien entre tous les autres ? Prenons, par exemple, l'époque du roi David ou de Salomon son fils, qui envoyait des vaisseaux dans les mers lointaines, il y a trois mille ans ; prenons les navigateurs de la Méditerranée et supposons que d'une île à l'autre, à travers l'Atlantique, ou mieux, à l'aide du continent décrit par Platon, ils aient atteint les rives de notre continent américain, quoi d'étrange ? Un climat superbe les retenait dans les Florides, le golfe du Mexique et au Pérou. L'amour des aventures pouvait les amener à s'y établir tout autant, pour le moins, que nous autres Européens, qui avons peuplé le Canada il y a deux siècles et demi en des conditions biens moins favorables.

Les courants océaniques qui ont porté Cabral sur le Brésil l'année 1500, et dont on tire parti pour abrégier la traversée d'Europe en Amérique, n'étaient peut-être pas inconnus des pilotes des Pharaons. Un accident a pu jeter un vaisseau, une flotte entière dans ces courants. Revenir, par exemple, n'est pas la même chose.

Si l'on ne nous dit pas au juste la date de l'effondrement de l'Atlantide comme l'appellent les anciens, on pense que cela eut

lieu il y a près de trois mille ans. Les chroniques de l'Égypte, entrevues par Platon, nous le donnent à supposer. Il n'est pas impossible que les communications entre l'Amérique et l'extrémité orientale de la Méditerranée aient été soudainement interrompues depuis ce cataclysme et qu'une terreur superstitieuse ait retenu les marins en-dedans des colonnes d'Hercule. A quoi, du reste, peut-on attribuer la répugnance qu'eut à vaincre Christophe Colomb pour décider les hommes du métier à franchir ce redoutable passage et à faire voile sur la mer de l'Ouest qui, selon la croyance populaire, engloutissait ceux qui voulaient en sonder l'étendue et les mystères ?

Nous avons donc, avant Jésus-Christ, deux émigrations successives, toutes deux civilisées. L'une d'Asie en Amérique avant le déluge ; l'autre d'Europe en Amérique, entre l'époque d'Abraham et celle de Platon.

La première vient par le Pacifique, au nord, élève des édifices, construit des villes et disparaît dans le déluge, laissant ses travaux pour attester de son existence et des forces qu'elle possédait.

La deuxième arrive par l'Atlantique, organise des sociétés, bâtit des villes, ouvre des routes, dresse des lois, et subsiste avec éclat jusqu'au débarquement de Christophe Colomb après deux mille ans et plus peut-être.

Mais, dira-t-on, vous laissez de côté une population immense qui n'a aucun rapport apparent avec ces royaumes dont quelques-uns remontaient à près de cinq mille ans. N'y avait-il pas à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, outre les peuples extraordinaires du Pérou et du Mexique, des races à l'état sauvage ?

Oui, mais sans parenté avec ces autres peuples, si ce n'est qu'elles étaient descendantes d'Adam et d'Eve.

D'où venaient-elles ?

Il ne faut pas regarder les Sauvages comme ayant tous passé par le même sentier pour venir en Amérique. Il ne faut pas non plus poser en principe que leur présence sur ce continent est un fait inouï dont l'explication dépasse la portée de l'entendement humain.

Les deux sources déjà mentionnées ont pu fournir leurs contingents pour les races sauvages comme elles ont fourni les éléments des nations civilisées du Pérou et du Mexique.

De tous temps ce contraste a existé sur la terre. On a vu des Sauvages non loin des cités de Jérusalem, de Babylone, de Troie ; on en a vu près de la Grèce artistique, non loin de Rome conquérante, dans le voisinage de l'empire de Charlemagne — bref, il suffit de lire l'histoire pour apprendre à ne pas s'étonner de ces choses si souvent les mêmes.

Cinquante émigrations peuvent avoir peuplé l'Amérique de Sauvages. Ça et là, une catastrophe, un besoin de déplacement y ont amené des colonnes plus fortes les unes que les autres. Une grande crise n'est pas étrangère à ces mouvements habituels des flots de l'humanité.

Une date se présente — la destruction de l'empire romain il y a quatorze siècles. Le coup est parti des hauteurs qui confinent l'Europe à l'Asie. Un débordement de hordes féroces et incultes s'est abattu sur l'univers éclairé par la civilisation. Non seulement Rome et la Grèce ont été dévastées, éteignant ainsi le flambeau des arts, des sciences et des lettres, mais un ébranlement courut par toute l'Asie, qui trembla sous les pas des barbares. Ne peut-on pas supposer que des races alarmées ont cherché refuge en Amérique par le détroit de Behring ? La route devait leur en être connue. Qui sait encore si des peuplades considérables n'étaient pas déjà rendues à la Colombie Britannique, la Californie, les

plaines de l'Ouest ? On s'accorde à reconnaître chez les Sioux et les Iroquois les traits de la race tartare. Il n'y a pas plus de deux cents ans, un missionnaire du Canada retrouva en Tartarie une Sauvagesse qu'il avait baptisée à Montréal. Elle lui dit que ses parents l'avaient amenée par le détroit de Behring, selon l'itinéraire habituel de ces familles nomades.

Quant au mouvement d'émigration de l'est à l'ouest à travers l'Atlantique, on le croirait moins facile à cause de l'immensité de cet océan. C'est l'effet trompeur d'un premier coup d'œil. L'histoire nous affirme que depuis dix ou douze siècles les pêcheurs de l'Europe fréquentent les côtes de l'Amérique. En voilà assez pour donner naissance à vingt peuplades diverses, illettrées, se refaisant une langue à mesure que la leur se corrompait et que des besoins nouveaux se présentaient. Puisque des langues si différentes les unes des autres ont pu se former en Asie et en Europe parmi des races qui se trouvaient en contact, à plus forte raison des groupes isolés comme l'étaient inévitablement à l'origine ceux des Sauvages américains se sont-ils fait chacun les créateurs d'une langue particulière, opération lente si l'on veut, mais qui n'est pas en désaccord avec ce que l'on connaît du reste de la famille humaine par tout le globe.

Certains ethnologistes pensent que les barbares ravageurs de Rome et de l'Europe ont laissé sur le littoral de l'Espagne et de la France des détachements qui s'y sont fixés d'une manière permanente et qui, poussés par l'esprit aventureux de leur race, ont équipé des navires pour la guerre, la fibulterie, le commerce — les Basques, par exemple, dont il est impossible de rattacher l'origine ni le langage à aucune nation connue. Les Basques ont devancé de plusieurs siècles Colomb et Cartier.

Si, d'une part, on admet que les Asiatiques ont pu traverser en Amérique par le détroit de Behring — ce qui ne saurait être mis en doute — on peut soutenir avec non moins de raison que les Européens ont pu franchir l'Atlantique sur cinq ou six points et jeter sans le vouloir les germes des nations sauvages que nous avons trouvées en Amérique il y a près de quatre cents ans.

Rien d'étonnant si ces colonies perdues n'ont pas repris le chemin de leur patrie. Rien d'étonnant qu'elles se soient développées dans des conditions qui les transformèrent avec le temps. De pauvres pêcheurs peuvent ainsi devenir des Sauvages. Notons bien que la plupart des Indiens n'avaient de barbare que le costume. Des mœurs simples, un caractère doux et craintif sont les traits qui nous les signalent presque tous. Les races guerrières, comme les Iroquois, les Sioux et les Algonquins, se vantaient de n'avoir jamais eu rien de commun avec les tribus timides qui les avoisinaient — et cela paraît véritable. Les origines différaient complètement. Tout peuple chassé de ses foyers, tous les coureurs d'aventures qui vont prendre possession d'un pays nouveau ne ressemblent pas au malheureux naufragé qui tombe isolément sur la côte de ce même pays et que l'impossibilité du retour force à vivre en ce lieu. La trempe de la race comme celle de l'individu ne saurait s'altérer notablement sous ces circonstances.

Une peuplade tartare aborde en Amérique et marche droit devant elle les armes à la main selon sa coutume, ravage, conquiert, écrase tout ce qui lui fait obstacle et va s'établir sur un site de son choix.

Un certain nombre de familles, débris d'anciens postes de pêche sur la côte, ou égarées à la suite d'un naufrage, se constituent, avec le temps, en tribus, en un peuple, pour tout dire — croit-on que ces gens ressembleront aux premiers ? Cela ne semble guère plausible.

Et maintenant, pourquoi l'Amérique n'a-t-elle pas renfermé que des Sauvages ? Pourquoi trois ou quatre siècles de civilisation y ont-ils fleuri à côté de la barbarie et de la décadence de peuples nombreux ?

Parce que ces divers groupes d'immigrants sont venus ici dans des conditions contraires les unes aux autres.

Les vigoureux enfants chassés du Paradis Terrestre cherchaient à s'ennoblir. Le travail était regardé par eux comme devoir et honneur. Leurs instincts les portaient à établir, bâtir, prospérer. Avec de tels hommes s'édifient des empires. Palanqué, la Californie, le nouveau Mexique.

Plus tard, des navigateurs, des explorateurs, envoyés par les chefs instruits de nations puissantes formèrent sur les rivages de l'Atlantique des établissements durables. La discipline, la civilisation, l'orgueil des arts, le sentiment d'un progrès général les animaient. D'eux sont sortis les Incas au Pérou, les Montézuma au Mexique, sans compter la puissance, inconnue même de nom, qui ne se révèle à nous que par les ruines semées dans la Floride.

Cela ressemble-t-il aux tristes épaves de peuples persécutés et ignorants, ou aux ravageurs stupides abordant une contrée lointaine, se trouvant dépourvus de ressources et à la merci d'une existence si peu propre à les relever ? De là naissent les Sauvages — ceux que nous avons découverts. C'est la thèse renversée de « l'homme de la nature » ; car, au lieu d'être l'expression du commencement de la société, le Sauvage présente le spectacle de sa décadence morale.

Il appartient à la science d'approfondir toutes ces questions. Depuis quelques années, les théories les plus diverses sont mises au jour. J'offre la mienne. Si quelqu'un prouve que j'ai fait erreur, tant mieux ! c'est qu'il aura en main des renseignements que l'on ne connaît pas aujourd'hui.

Même en se trompant, il est agréable de remonter le cours des siècles oubliés et, à l'aide des jalons dispersés dans ce vaste espace, de refaire par la pensée la marche et l'existence d'une partie des enfants d'Adam.

BENJAMIN SULTZ.

TABLETTES LOCALES

M. Ward, député de New-York à la Chambre des Représentants, a demandé la formation d'une commission chargée de préparer un projet de traité de réciprocité entre les États-Unis et le Canada. Cette proposition a été renvoyée à un comité.

La législature d'Ontario a reçu dix pétitions de tempérance, signées par 17,000 dames de la province. Une de ces listes, celle des dames de Toronto, porte 8,220 signatures et a 363 pieds de longueur. Parmi ces noms figurent ceux des premières dames de la ville ; elles demandent à la législature de limiter le nombre des licences d'auberge à une par mille âmes.

La valeur totale des importations à la douane de Montréal seulement, pour les onze mois expirés le 30 novembre 1875, a été de \$34,190,236, contre \$42,237,246 durant la même période l'an dernier, soit une diminution de près de huit millions de piastres. Ces chiffres démontrent que nos importateurs comprennent toute la gravité de la situation et qu'ils se sont rendu bien compte des causes de la crise financière qui sévit depuis près d'un an.

Le *Evening Times*, de Hamilton, du 14 décembre dit que la saison de navigation de 1875 a été la plus courte dont il soit fait mention depuis 20 ans, n'ayant été que de 195 jours, pendant que la moyenne est d'environ 215 jours :

La plus longue saison a été en 1864 ; la navigation s'ouvrit le 30 avril et ne se ferma que le 8 décembre, soit 233 jours. On se rappelle qu'en 1828 la navigation, dans les canaux de New-York, commença le 27 mars et dura jusqu'au 30 décembre, une longueur de temps de 269 jours ; c'est la plus longue saison connue. Un fait est digne de mention, bien qu'il soit en rapport avec le port de la ville de New-York ;

c'est que dans les longues saisons le commerce est toujours bon, et toujours mauvais quand elles sont courtes. On n'en donne pas la raison, probablement parce qu'on ne la connaît pas; mais le fait est bien établi, néanmoins.

Le nombre des bureaux de poste, pour toute la Puissance, était, le 1er janvier 1875, de 4,706, dont 2,943 pour Québec et Ontario, 638 pour le Nouveau-Brunswick, 388 pour la Nouvelle-Ecosse, 36 pour Manitoba, 47 pour la Colombie, et 179 pour l'île du Prince-Edouard. La longueur totale des lignes postales était de 38,000 milles pour toute la Puissance, dont 23,000 pour Québec et Ontario. Le nombre de lettres et de cartes postales transmises pendant l'année 1874 a été de 2,000,000 pour Québec et Ontario. Le nombre de journaux a été de 29 millions et demi.

Le revenu des postes pour l'année finissant le 30 juin 1874 a été de \$1,476,207 et les dépenses de \$1,695,480, laissant un déficit de plus de \$200,000. Ces chiffres se répartissent comme suit :

	Recettes	Dépenses
Québec et Ontario	\$1,238,900	\$1,249,182
Nouveau-Brunswick	86,277	130,658
Nouvelle-Ecosse	110,910	202,848
Manitoba	3,996	16,107
Colombie	13,500	71,626
Île du P.-Edouard	15,532	25,057

On voit ainsi que tout le déficit vient des petites provinces.

LE FORT DE CHAMBLY

1709 A 1760

Sur les bords enchanteurs des rapides *St. Louis*, sur la rivière de Chambly, il existe un souvenir de la domination française dans ce pays. Ce souvenir, c'est le vieux fort Pontchartrain, dont les murs, debout encore, nous rappellent, à nous descendants de la vieille race gauloise, ce que nos pères ont fait pour coloniser la Nouvelle-France et la protéger contre ses ennemis.

En 1709, la colonie était menacée par les Anglais, du côté d'Orange (aujourd'hui Albany, capitale de l'Etat de New-York), et Chambly, comme poste militaire, se trouvait exposé sérieusement à être attaqué par l'ennemi.

Le vieux fort *St. Louis*, bâti en août 1665, sous la direction du capitaine Jacques de Chambly, du régiment de Carignan-Salière, par les ordres du Sr. Alexandre de Prouville, marquis de Tracy et lieutenant-général du roi dans toute l'étendue des possessions françaises en Amérique, menaçait ruine. Réparé en diverses occasions, ses palissades, hautes de 15 pieds, résistaient à peine aux secousses des vents et des tempêtes. Le matériel de guerre de la forteresse était composé de six canons et pierriers. Au mois de juin 1709, un soldat et le commandant Paul d'Ailleboust, Sr. de Périgny, formaient la garnison. La population de Chambly comptait 30 habitants, remettant en ordre leurs terres et leurs habitations, souvent dévastées par les terribles Iroquois, soutenus par les ennemis d'Orange, dont les représailles vengeaient amplement le massacre de Deerfield.

Quelques familles d'Abénaquis avaient consenti d'établir leurs tentes et leurs cabanes autour du fort français.

Tel était l'état de Chambly à cette époque, durant laquelle plusieurs mouvements militaires avaient eu lieu, dans le but de repousser ou d'empêcher les ennemis de passer la frontière, et une forte armée avait séjourné à Chambly jusqu'au 15 octobre.

Lors de ces événements, M. de Longueuil (1) ordonna une grande assemblée, qui eut lieu dans une des salles du Séminaire de Montréal, où il fut résolu de fortifier Chambly. Les intendants, dit un mémoire du temps, ordonnèrent cette dépense; de plus, ils obligèrent tous les habitants du gouvernement de Montréal d'y donner huit jours de corvée, afin que l'année suivante il fût possible de commencer

les travaux. M. Chaussegros de Léry, ingénieur, reçut l'ordre de se transporter à Chambly pour y faire amasser les matériaux nécessaires pour la construction du nouveau fort.

M. de Vaudreuil écrivit en France de la nécessité qu'il y avait de bâtir ce fort de pierre pour protéger la colonie, et l'hiver de 1709-10, les ouvriers furent occupés à tailler les pierres angulaires, ainsi que celles des portes et des fenêtres, avec la « pierre tirée sur les lieux ».

Dès le printemps de 1710, on commença les fouilles, et à l'automne toute l'enceinte s'élevait à une hauteur de 12 pieds et mise hors d'insultes, par les troupes de la garnison, qui avaient été employées aux travaux pendant l'été.

En 1711, les travaux furent poussés activement, au point que le fort fut achevé au mois de septembre de la même année, sous la surveillance du capitaine *Josué Bois Berthelot (Dubois)*, Sr. de *Beaucour*, qui l'année précédente, avait conduit les travaux des fortifications de Québec.

Dans une lettre au ministre Pontchartrain, M. de Vaudreuil et Raudot, en parlant du nouveau fort, louaient M. de Beaucour en ces termes, disant : « qu'il y avait donné tous ses soins et toute son application, et les ouvrages en étaient bons et solides comme devant durer toujours ». Tout le temps que dura la construction, un gros détachement de troupes se tenait sur la frontière, tant pour couvrir le travail que pour s'opposer aux entreprises d'un parti de 50 hommes du gouvernement de Boston qui menaçaient d'insulter les côtes de la colonie.

Le fort offre l'aspect d'un quadrilatère flanqué de quatre bastions, dont les angles correspondent aux quatre points cardinaux.

Chaque face des murs extérieurs offre une longueur totale de 180 pieds du grand angle d'un bastion à l'autre, formant ainsi une circonférence de 720 pieds.

Les bastions ont une hauteur de 30 pieds, et les courtines de 25 (2).

Le fort de Chambly pouvait abriter 500 soldats. L'intérieur était bien disposé pour le besoin des commandants et des officiers. Une chapelle adossée à la courtine opposée à la rivière servit d'église aux habitants du lieu jusqu'en 1739. Cette chapelle avait pour titulaire *St. Louis*, roi de France (3).

En 1733, la courtine du côté des rapides menaçait ruine; elle fut consolidée, et des magasins et des prisons y furent adossés.

Le fort fut toujours occupé par une petite garnison, jusqu'aux événements qui décidèrent la guerre entre la France et l'Angleterre en 1743. Dès l'année suivante, il servit d'entrepôt et Chambly devint le passage des troupes qui défendirent avec tant de courage les frontières françaises.

Québec, la ville de Champlain, était tombée pour la deuxième fois au pouvoir des Anglais, et les soldats français devaient subir le sort de glorieux vaincus. Trois armées envahirent à la fois la patrie meurtrie, désolée, et, malgré l'héroïsme de ses chefs et de ses défenseurs, la *Nouvelle-France*, oubliée de Louis XV, devait succomber sous les forces savamment combinées de ses mortels ennemis.

A la fin d'août 1760, le major Robert Rogers, faisant partie de l'armée conduite par le colonel Haviland, rejoignit le colonel Darby à Chambly, où celui-ci avait fait transporter plusieurs pièces d'artillerie légère pour réduire le fort; mais comme la garnison n'était que de cinquante hommes, commandés par le capitaine Lusignan, elle se rendit à la discrétion des ennemis. Le

(2) Le mot bastion vient du mot italien *bastione* (tour fortifiée), et celui de courtine, de *cortina* (ou rideau).

(3) Une cour spacieuse avait été ménagée à l'intérieur du fort, dont le sol est aujourd'hui couvert de pierres et de débris.

drapeau fleurdelisé, qui flottait sur Chambly depuis 1665, fit place au drapeau britannique

1775

L'effervescence qui se manifestait parmi les habitants de la Nouvelle-Angleterre, depuis 1774 en pleine révolte contre la mère-patrie, se fit sentir parmi les Canadiens-Français de la rivière Chambly, qui répondirent aux avances faites par le colonel Ethan Allen, les majors Brown, du Massachusetts, James Levingston, de New-York, et du traître Arnold.

En septembre 1775, un camp était formé à la Pointe-Olivier (aujourd'hui *St. Mathias*), situé du côté Est de Chambly, ayant pour commandants Levingston, Jérémie Dugand, perruquier, et Loyseau, forgeron. Ces trois personnages avaient réussi à réunir sous leurs ordres de 40 à 50 hommes.

Vers le 15 octobre, Montgomery, répondant aux désirs de Levingston, fit expédier, sous les soins de Moses Hazen, deux petites pièces d'artillerie légère (trois, dit un autre manuscrit), dont le transport fut fait par une nuit très-obscur, depuis *St. Jean* jusqu'à Chambly, sur la propriété de M. J. A. Maurice, en face de l'ancienne résidence de feu Noël Duroche, écrivain, où des ouvrages en terre avaient été préparés par les soins de Barthélemy Darche, ancien soldat, canonnier et bombardier, de la compagnie *Mombillard* (?) qui, dès le commencement, avait déployé beaucoup d'activité en faveur du mouvement *Bostonnais*.

Les majors Brown et Levingston, à la tête de 300 Canadiens, et le colonel Bedel, des *Rangers*, ayant sous ses ordres 150 hommes de troupes régulières, commencèrent l'attaque du fort, dont la garnison était commandée par le major Joseph Stopford, du septième régiment des *Royal Fusilliers*.

Loin d'imiter l'héroïque défense des assiégés de *St. Jean*, il capitula sans avoir usé des moyens qu'il avait en mains. Outre des approvisionnements considérables emmagasinés dans le fort, il y avait un matériel de guerre pouvant permettre au major de soutenir un long siège, ayant sous ses ordres 86 hommes, tant officiers commissionnés et non-commissionnés que soldats.

La capitulation fut signée le 18, et le major Stopford remit, le lendemain, les couleurs de son régiment aux ennemis. Les prisonniers conduits à *St. Jean* sous la garde du capitaine Willet, furent transférés à Hartford, dans l'Etat du Connecticut, et au mois de février de l'année suivante, un certain nombre étaient à Trenton, dans l'Etat de New-Jersey.

Le général Montgomery, remplaçant Schuyler au camp de *St. Jean*, écrivait à ce dernier, en date du 20 octobre, « qu'avec les six tonnes de poudre trouvées dans le fort de Chambly, il finirait bientôt le siège de *St. Jean* ». Car, sans la lâcheté de Stopford ou sa connivence avec les troupes américaines, les défenseurs du fort Chambly auraient pu résister davantage, et Montgomery aurait été obligé de lever le siège, disent des documents officiels.

Le fort *St. Jean* capitula le 2 novembre, et le 3, les troupes ennemies entrèrent dans ce fort.

Le 16 juin, le général Sullivan, successeur du général Thomas (décédé le 2 juin, à Chambly, de la picotte, où elle faisait de nombreuses victimes), fuyait à la tête d'une armée démoralisée autant par la frayeur que par la famine, la maladie et les désordres. Les fuyards eurent le temps avant l'arrivée de l'armée de Bourgoyne, d'incendier le fort, les bateaux en construction et ce qu'ils ne pouvaient emporter.

Guy Carleton fit restaurer la boiserie du fort, dont les murs étaient restés debout, et y installa une forte garnison peu de temps après.

Un grand nombre de prisonniers, faits sur les Américains par les troupes anglaises durant la guerre de l'indépendance américaine, y furent détenus.

Chambly devint, en 1812, le rendez-vous des troupes et des milices canadiennes, attendant là les ordres nécessaires pour se mettre en campagne contre les armées des Etats-Unis. Le fort, réparé, servit d'entrepôt et de magasin pour les besoins de la guerre. Lors des événements de 1837-38, il fut mis en état de siège, et un grand nombre de citoyens s'y réfugièrent, craignant qu'étant en dehors de cette forteresse, ils pourraient être sujets aux insultes des troupes anglaises que l'on attendait d'un moment à l'autre.

En 1850, le fort était encore en très-bon état, et deux ou trois années après, le Révd. Pierre-Marie Mignault, assisté des principaux citoyens de Chambly, demandaient que la bâtisse fût consacrée à recevoir les sourds-muets, dirigés par les Clercs Viateurs. Le gouvernement fut sourd à cette prière.

Abandonnée de tous, cette relique d'un temps qui n'est plus s'affaîssera bientôt sous le poids des années, si des mains protectrices ne se hâtent de la sauver d'une destruction totale, pour conserver religieusement aux générations futures ces antiques murailles qui ont abrité un si grand nombre de héros, dont la mémoire nous a été transmise avec fidélité par l'histoire et les manuscrits de l'époque.

J. O. DION.

Chambly-Bassin, 18 octobre 1875.

NOTA.—Ces notes archéologiques ont été puisées à même la source officielle de documents manuscrits conservés aux archives de Boston, New-York, Québec, Montréal, Trois-Rivières et Chambly.

L'auteur profite de cette circonstance pour remercier sincèrement les personnes bienveillantes qui l'ont favorisé dans ses recherches archéologiques, qu'il espère publier en entier dès le printemps prochain.

INDES NOIRES

Qui connaît les Indes noires ?

On sait que les *Indes orientales* sont deux vastes et riches presqu'îles du midi de l'Asie, séparées par le Gange.

On parle, dans les vieux livres, des *Indes occidentales*, qui ne sont autres que l'Amérique, à laquelle ce nom fut donné dans l'origine, lorsque Christophe Colomb croyait qu'en se dirigeant vers l'ouest, il rencontrerait l'extrémité des Indes, après avoir parcouru la plus grande partie du tour du globe.

On cite avec un certain respect l'*Inde néerlandaise*, très-productive possession de la Hollande, au sud-ouest de l'Asie, et qui se compose de plusieurs groupes d'îles magnifiques : Sumatra, Bornéo, Java, etc., renfermant 17 millions d'habitants.

Quelquefois un souvenir mélancolique nous revient à l'esprit sur l'*Inde française*, qui s'annonçait d'abord avec tant d'éclat, et qui se borne aujourd'hui à cinq ou six villes : Pondichéry, Chandernagor, etc., et à un territoire à peine plus étendu que le département de la Seine, tout au plus peuplé de 225,000 âmes.

Enfin, le nom connu de la ville de Goa surnage seul dans les annales pour rappeler l'*Inde portugaise*, petite contrée, mais un peu plus étendue et plus peuplée que l'*Inde française*.

Quant à l'*Inde anglaise*, tout le monde la connaît. C'est, après la Chine, le pays du monde où la population est la plus considérable. D'après les rapports et recensements les plus récents, la reine d'Angleterre y règne, directement ou par tributaires, sur 240 millions de sujets renfermés dans une superficie de 950,919 milles carrés, ou environ six fois et demie l'étendue de la France. On y avait, dès 1872, livré des chemins de fer au public sur un parcours de 8,374 kilomètres, sans compter 3,946 kilomètres en construction; le mouve-

(1) M. Lemoine de Longueuil, en l'absence de M. de Ramsay, était à la tête du gouvernement de Montréal.

ment commercial des importations s'y élevait, à la même époque, au chiffre de deux milliards et demi. Quelle inépuisable source de profits pour l'Angleterre et les Anglais, qui sont les agents privilégiés de cet énorme mouvement !

Mais dans cette nomenclature de toutes ces Indes, on continue à demander : « Que sont les Indes noires et où sont-elles ? »

Elles sont en Europe, sous le sol même de la riche Angleterre, qui a donné ce nom original et significatif aux bassins houillers dont elle est si libéralement pourvue. Cette énergique expression dénonce suffisamment la valeur inouïe de ces dépôts de charbon qui entretiennent la prospérité industrielle, commerciale et maritime de l'empire britannique, et qui, tout en offrant une importance peut être équivalente à celle de l'Inde, se trouvent à l'abri des coups du sort, des soulèvements populaires, de l'avidité des voisins et des hasards de la guerre.

RECETTES.—ÉCONOMIE DOMESTIQUES

Ivresse.—L'ivresse est le résultat de l'ingestion trop grande de boissons fermentées. On la dissipe assez promptement en versant 10 à 15 gouttes d'ammoniaque dans un verre d'eau sucrée qu'on fait boire en une fois ; si l'ivresse est complète, il est souvent nécessaire de donner une seconde potion.

Le moyen pratiqué à l'Hôtel-Dieu de Paris consiste à promener sous le nez avec précaution, pendant quelques minutes, un flacon d'ammoniaque liquide.

Remède nouveau et infailible contre la gale et la vermine.—La benzine qui, jusqu'à présent, n'a servi que pour enlever les taches, est un remède infailible pour détruire instantanément le citron de la gale. Voici la manière de procéder : on fait préalablement froter les malades, assez fortement, avec un linge sec, et lorsque la peau est rougie par ce frottement, on y applique immédiatement la benzine. Le contact de cette substance donne lieu à une forte sensation de chaleur sur les endroits malades, mais la gale a complètement disparu.—Ce moyen est d'autant plus précieux que la benzine est à très-bas prix dans le commerce de la droguerie.—La benzine asphyxie immédiatement les mouches, les puces et les poux.

Moyen très-simple de faire couper les instruments tranchants.—Depuis longtemps on a reconnu qu'un moyen facile de repasser les rasoirs consiste à les tremper une demi-heure dans une eau mélangée d'acide muriatique (sel hydr. chlorique). Après cette immersion, en les essuyant, les laissant sécher quelques heures et les passant sur la pierre à raser, ils prennent d'autant plus vite leur tranchant que l'acide, ayant mordu également sur toute la surface de la lame, a fait l'office de la meule et qu'il n'est plus alors question que d'obtenir le douci sur la pierre. Cette opération simple, qui n'a jamais altéré la qualité des bonnes lames de rasoir, à quelquefois, au contraire, amélioré de mauvaises trempe sans qu'on en connaisse bien la cause. Ce procédé a été appliqué avec succès à tous les instruments tranchants. Ainsi, par exemple, qu'à chaque heure de repas, et le soir pour le lendemain, les ouvriers passent sur les lames de leurs outils un peu de l'eau mordante dont nous venons d'indiquer la préparation et qui est si peu coûteuse, sans altérer la trempe de ces instruments, ils se dispensent des repassages fréquents beaucoup plus coûteux et plus capables d'altérer la durée de leurs outils. C'est surtout aux moissonneurs, pour leur faucilles, serpes et faux, que s'adresse cet avis, que nous recommandons toutefois à tous les autres ouvriers faisant usage d'instruments tranchants.

NOS GRAVURES

Le Roi David

Notre gravure représente le saint Roi, le vainqueur de Goliath, au moment où, cédant à l'inspiration divine, il compose ces psaumes immortels, au nombre de 150, ces chefs-d'œuvre de la poésie lyrique. Tandis que le fils du prophète Isaïe s'accompagne sur la harpe, un scribe transcrit ces sublimes versets que l'Eglise répète dans ses cérémonies.

Le roi prophète se rattache à la Nativité par les prophéties de son père qui annoncent la venue du Messie, et comme un

des membres de la famille où naquit le Rédempteur.

Une autre analogie entre Jésus et le roi prophète, c'est que celui-ci naquit aussi à Bethléem, et fit sa capitale de Jérusalem, la ville où devaient se passer tant de célèbres événements.

L'Étable

Une étable d'Orient, c'est-à-dire un hanger à toit de chaume, ouvert à tous les vents et où, pour donner aux hommes l'exemple de la pauvreté, Jésus vint au monde dans une crèche entre deux animaux domestiques, un bœuf et un âne.

Notre gravure représente ce pauvre réduit. La sainte Vierge est penchée sur le berceau, contemplant d'un air attendri le nouveau-né, tandis que saint Joseph, debout, recueille les premiers sourires de l'enfant divin. Dans le fond de l'étable, un garçon de ferme, afin d'obtenir un peu de tranquillité, porte une botte de fourrage qu'il va distribuer aux hôtes bruyants de ce séjour.

Bethléem

Autrefois une humble bourgade de Judée ; aujourd'hui un petit village en Syrie, connu sous le nom de Damas et situé à 10 milles au sud de Jérusalem. Il y a là à peu près cinq cents familles.

On y voit un vaste couvent enclos de hautes murailles et une église qui comprend le lieu où naquit Jésus.

Les Bergers

La veille du 25 décembre, les bergers qui campaient dans les plaines de la Mésopotamie, frappés de l'apparition d'une nouvelle étoile au firmament, astre d'un éclat incomparable, se dirent aussitôt qu'un événement considérable devait se passer quelque part.

À demi endormis autour du feu que l'un d'eux entretenait, ils se lèvent et se dirigent dans le désert, et, guidés par l'étoile, arrivent près d'une pauvre petite maison de Bethléem, au-dessus de laquelle l'astre projetait ses brillantes clartés. C'était l'étable où le Sauveur du monde naissait ce soir-là.

Ils improvisèrent alors des chants que l'Eglise a imités plus tard dans des cantiques spirituels.

En certaines provinces de France, la foi populaire a aussi composé, en l'honneur de l'anniversaire de la Nativité, certaines chansons connues sous le nom de noëls.

Chaque année, dans les églises à la messe de minuit, où assemblés autour de l'âtre pétillant, l'on chante ces refrains traditionnels.

Les noëls *bourguignons, provençaux, poitevins, bressans* sont les plus connus ; car un usage pieux en a jusqu'à ce jour conservé l'usage dans ces provinces.

C'est une réminiscence des chants des bergers de Palestine.

L'Ami des Petits Moineaux

La neige tombe, la bise souffle, le froid mord, et, le soir au coin du feu, l'on s'entretient de ceux qui souffrent et qui manquent de pain.

Les grands parents feront la charité à quelque pauvre famille ; et l'enfant, elle aussi, distribuera ses aumônes.

Ses pauvres, à elle, viennent chaque jour quêter devant le legis : ce sont de frileux passereaux.

La petite fille, portant à la main un vase plein de grain, distribue sur le seuil de la porte la part des affamés.

En son jeune cœur la commisération s'éveille déjà ; c'est d'un bon pronostic pour l'avenir.

L'enfant qui donne aux moineaux donnera un jour à ses semblables. La pitié pour tout ce qui souffre est ordinairement

l'indice d'une âme généreuse et d'un cœur tendre.

Les moineaux, timides aux premières distributions, s'habituent à la présence de leur bienfaitrice ; ils se montrent familiers et viendront bientôt prendre dans sa main leur nourriture quotidienne.

L'Ange Porteur de la Bonne Nouvelle

Une légende raconte que, durant la nuit de Noël, un ange radieux, brillant de l'éclat des plus vifs rayons, traversa l'espace comme un météore, révélant partout sur son passage l'événement de la naissance du Sauveur.

Enveloppé de nuées, il traversait le ciel avec la vitesse et la lumière étincelante de l'éclair, et les populations, alarmées et surprises à l'aspect de cet ange, dont plusieurs prétendaient entendre le bruit harmonieux de ses ailes, se prosternaient et priaient dans l'attente d'un cataclysme.

Quelques jours après, tout l'Orient apprenait la naissance du Sauveur ; et les rois mages, porteurs de riches présents, s'en venaient déposer leur offrande à Bethléem et adorer le divin enfant.

La Vierge au Voile

Cette gravure représente une des toiles les plus célèbres de Raphaël. On connaît assez ce peintre pour qu'il soit inutile de rappeler qu'élevé de l'illustre Perugin, et neveu de Bramante, l'architecte de la basilique de St. Pierre de Rome, l'auteur de ces toiles immortelles commença à peindre à l'âge de dix-sept ans.

Parmi les chefs-d'œuvre de tout genre dont Raphaël illustra le règne si brillant de Jules II, la postérité, ratifiant en cela le jugement des contemporains, admire surtout ses vierges immortelles : la *Vierge au Linge*, la *Vierge au Poisson*, la *Vierge à la Chaise*, la *Vierge à la Perle*, la *Vierge aux quatre Pères de l'Égypte*.

C'est dans la reproduction de cet idéal du dogme chrétien qu'excella Raphaël. Il réunit dans ces créations tous les genres de perfection : composition, dessin, couleur, grâce et élégance, vigueur, naturel ; c'est le comble de l'art, et jamais le génie, à l'aide de lignes et de couleurs, ne représenta d'une façon plus sensible et plus éloquente les sublimes idéalités de l'âme humaine, les transports contenus et les douces ivresses de l'amour maternel.

Admirez la manière savante et grandiose dont il a traité les accessoires de ce magnifique sujet.

Au fond, le ciel d'Orient, dont la vive lumière éclaire les collines qui entourent Jérusalem ; dans le fond de la vallée, la ville sainte avec ses monuments et le fronton du temple qui domine les autres édifices ; sur la gauche, et au second plan, d'imposantes ruines, envahies par des plantes et des arbustes parasites, et, sous les arcades béantes desquelles se profilent sur l'azur trois personnages qui semblent visiter ces débris, mais dont les attitudes et la place habilement choisis font, par un énergique contraste, retomber nous ne savons quelle solitaire tristesse sur le paysage.

Au premier plan, la scène principale ; trois personnages sur le bord d'un chemin : la vierge Marie, l'enfant Jésus et saint Jean-Baptiste.

On ne peut en vérité rêver quelque chose de plus idéalement beau que cette composition. Comme cela se trouve magistralement traité ! Quelle simplicité dans les poses ! quelle pureté dans les traits, et quelle suavité dans l'expression !

N'est-ce point le comble du génie que de faire rendre à un visage humain une expression aussi chastement attendrie que celle de la vierge ! Et cet enfant Jésus, quelle élégance et quelle vérité de formes, quelle suavité de contours, quel puissant et gracieux modelé fait éclater la pleine lumière

qui l'éclaire ! Et ce sommeil est-il assez calme, assez pur et profond ! Et le précurseur, le petit saint Jean-Baptiste, quelle grâce enfantine et naïve dans l'étonnement admiratif que lui cause la vue du visage de Jésus !

On épuiserait toutes les formules de l'éloge, tout le vocabulaire des épithètes, à vouloir rendre, avec des mots, la série d'émotions que l'on ressent à contempler ce splendide chef-d'œuvre : la *Vierge au Voile*.

Ce qui constitue le mérite de Raphaël dans les œuvres de ce caractère, c'est d'avoir su idéaliser à tel point ses figures, que, bien qu'on y surprenne les traits de la créature, le rayonnement qui s'en échappe les fait reconnaître comme appartenant à des êtres privilégiés ; car une sorte de nimbe visible aux yeux de l'esprit semble entourer la tête des personnages de ses immortelles compositions.

Et dire que ce grand artiste mourut à l'âge de 37 ans ! Mais il venait, heureusement pour l'art, d'achever son magique tableau la *Transfiguration*, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, et dont la vue seule vaut le voyage de Rome.

Une Réunion de Famille

Ils sont tous là, neveux et nièces, cousins et cousines, frères et sœurs ! la bonne vieille tante a désiré les voir réunis autour d'elle en ce jour de fête. Outre les bons, les gâteaux, les mille friandises qu'on distribue en cette occasion, les petits diabolins ont apporté chacun leurs joujoux, et c'est un tapage infernal.

Toto joue de la trompette, Tata exécute des gammes sur le piano ; Lucie chante à pleine voix, Georges bat du tambour ; tel autre fait miauler un magnifique chat, pendant qu'aboie le chien de Jules : c'est un tumulte, une confusion sans pareille où la joint pétillante, et où les éclats de rire partent comme les pétards d'un feu d'artifice.

À ce vacarme assourdissant les parents sourient et s'efforcent en vain d'en tempérer les élans.

De guerre lasse ils laissent faire. C'est le premier de l'an, les saturnales de l'enfance.

Les Étrennes

Julie a eu sa poupée qu'elle a immédiatement couchée dans son berceau, où elle l'endort en chantonant. Sur une chaise et une commode en miniature reposent, amoncelés, les riches vêtements de bébé. Dans quelques minutes la petite mamam improvisée procédera à sa toilette.

Edmond, lui, a reçu comme étrennes une magnifique paire de patins. La couleur fauve du cuir des garnitures, le brillant de l'acier de la lame, font tressaillir d'aise notre jeune garçon.

Il est déjà dehors, dans le voisinage de la maison, chaussant ces fameux patins, les premiers qu'il ait eus !

Encore quelques instants, et il essaiera sur la glace cristalline les courbes, les voltes, les cercles, les lignes brisées ou droites qu'il a tant de fois enviées à des camarades plus âgés et, à ses yeux, plus heureux que lui.

Cette première paire de patins est pour Edmond ce que le cadeau d'un sabre était à M. Prudhomme, le plus beau jour de sa vie !

La Noël des Petits Enfants

À ces babies joufflus et roses, une surprise, une sucrerie les contente et les réjouit.

Leur ambition n'a rien de ruineux ou d'exigeant. Un bon gros baiser, qu'accompagne un arbre de Noël aux branches duquel sont suspendus quelques bonbons, et l'enfant éclate en transports et en caresses. C'est la Noël des petits enfants.

A. ACHINTE.

Les Fables de l'Arménien Vartan

Le docteur ou *partabied* Vartan était né à Pardserpert, ville de la Petite-Arménie, située au milieu des montagnes qui séparent la Cilicie de la Syrie. Aussi l'appelle-t-on ordinairement Vartan Pardserpertsî. Il vivait au treizième siècle, et il mourut en l'an 1271.

Le manuscrit d'où sont extraites les fables qu'on va lire appartient à la Bibliothèque nationale; il contient en tout cent soixante huit fables ou historiettes, parmi lesquelles il en est quelques-unes fort longues. M. J. Saint-Martin en a traduit quarante-cinq. Le copiste de ce manuscrit était un prêtre nommé Pierre, né à Khourhnavel, endroit qui paraît être dans la Cilicie; il acheva son travail le jeudi 6 août (style grégorien) de l'an 1064 de l'ère arménienne, qui correspond à l'an 1615 de notre ère. Cette copie fut faite par un archevêque nommé Sérapion.

Le Pauvre et l'Aigle

Un pauvre homme faisait rôtir un peu de viande dans un désert; mais voilà que l'aigle fond inopinément sur lui, prend la viande et s'en va.

Le pauvre se jette dans un buisson en lui disant:

—Si tu es brave, si tu as de la force, viens où je suis.

Les hommes tiennent souvent de pareils discours dans leurs démêlés.

L'aigle emporta la viande et la posa dans son nid devant ses petits, et s'en alla. Un petit charbon mal éteint, une étincelle était restée attachée à la viande; elle brûla le nid et les petits de l'aigle.

Cette fable montre que celui qui est injuste envers des innocents, attire sur lui-même le malheur.

L'Agneau et le Loup.

Un tendre agneau était dans sa bergerie; voilà que le loup entre et le prend pour le manger.

Renversé sous le poids du loup, il disait en pleurant:

—Dieu me met à votre disposition, ayez pitié de



L'ANGE PORTEUR DE LA BONNE NOUVELLE

moi; j'ai toujours entendu dire à mes pères que la race des loups fournit de forts donneurs de cor; ainsi faites retentir votre cor, se vous supplie, afin que j'aie cette satisfaction de vous entendre avant que je ne meure.

Le loup, flatté dans son amour-propre, écoute ce propos; il s'accroupit et se met à hurler de toute sa force; mais voilà que les chiens s'éveillent et le mordent.

Il s'enfuit sur une colline, s'y arrête, et dit en se lamentant:

—J'ai vraiment mérité ce malheur. Pourquoi ai-je voulu faire le mu-cien, moi qui n'ai jamais été que boucher?

Cette fable montre que beaucoup de gens sages sont trompés et écoutent de sots propos, et se repentent ensuite comme le loup; et aussi que beaucoup d'entrepreneurs de faire des choses dont ils sont incapables, et, par suite, tombent dans le malheur.

Le Renard et le Chameau, ou la Patience.

Le renard trouva un chameau pres de mourir; il se plaça auprès de lui, et le chameau lui dit:

—Pourquoi restes-tu ici? Le renard répondit:

—Tu vas mourir, et je mangerai ta chair.

—O renard, vil esclave de Dieu, répondit le chameau, ne peux-tu pas patienter? Mon cou est long, et il faudra bien du temps à mon âme pour sortir.

—Je suis d'une race patiente, dit le renard, et je puis encore attendre ta mort pendant quarante jours.

Le Sanglier et le Renard.

Le sanglier aiguillait ses dents avec beaucoup de peine et de travail; le renard vint et lui dit:

—Pourquoi te fatigues-tu tant, puisqu'il n'y a pour le moment aucune crainte de guerre et de combat?

Le sanglier lui répondit: —Fais-toi, pauvre petit renard! Tu n'es pas habile à la guerre; car qui pourrait préparer et aiguïser ses armes en ce moment-là? Il faut les aiguïser quand on a du loisir.



BETHLEEM



L'ÉTABLE



LE ROI DAVID



LES BERGERS





LA NOEL DES PETITS ENFANTS



L'AMIE DES PETITS MOINEAUX



LES EPREUVES



UNE REUNION DE FAMILLE

ABYSSINIE ET ETHIOPIE

La dernière expédition d'Abyssinie, qui se termina par la prise de Magdala et la mort de Théodoros ; les explorations des Livingstone, des Peck, des Baker, des Stanley, et plus récemment encore la campagne entreprise par l'armée du vice-roi d'Égypte dans l'Abyssinie, donnent à cette contrée un intérêt tel, que nos lecteurs ne seront point fâchés de lire, sur ce pays éloigné et peu connu, les notes de M. F. Koerner, érudit et voyageur allemand :

« Homère raconte que les dieux, lorsqu'ils voulaient se donner un régal extraordinaire, s'en allaient assister à une fête en Éthiopie. Car les heureux Éthiopiens leur offraient les plus grasses victimes.

« Aujourd'hui encore, si les souverains de l'Abyssinie persistent à appeler leur pays Éthiopie, c'est qu'ils possèdent, comme leurs ancêtres, une immense quantité de bœufs, et c'est avec cette monnaie que se paient les impôts. Tel cultivateur a dans ses terres près de 5,000 à 6,000 bœufs.

« Il y a quelques milliers d'années, l'Éthiopie doit avoir été un puissant royaume qui, du reste, a fourni à l'Égypte une de ses dynasties. Lorsqu'on commença à déchiffrer les hiéroglyphes, on se servit de dictionnaires de l'ancienne langue kopte, c'est-à-dire abyssinienne, ce qui fait présumer que les Égyptiens parlaient kopte. Le christianisme fit aussi beaucoup d'adeptes dans ce pays où l'on traduit en kopte une grande partie des saintes écritures. Du temps des grandes conquêtes des Portugais, ceux-ci envoyèrent des ambassadeurs à un roi d'Éthiopie du nom de Jean et conclurent des traités d'amitié avec ce puissant souverain. Aujourd'hui, il en est tout autrement. L'islamisme et le paganisme ont chassé de tous côtés le Christ de l'Abyssinie, d'autant plus facilement que ses prêtres étaient devenus très ignorants et que la religion chrétienne ne consistait plus qu'en de vaines cérémonies. Ainsi, on y honore la vierge Marie, sans savoir qui elle est. On y rencontre, il est vrai, un grand nombre de missionnaires allemands, mais leur influence s'y trouve combattue par celle des catholiques français. Au siècle dernier, les jésuites en furent exclus.

Longtemps l'Angleterre et la France intriguèrent, chacun dans son intérêt, auprès du roi Négus. L'Angleterre entreprit même cette fameuse guerre qui lui coûta tant de millions, s'empara de Magdala et causa le suicide de Théodoros II, tandis que les Français s'étaient donné en compensation les îles de Dessi et de Massana, possessions dont ils reconnurent depuis l'inutilité.

Actuellement, l'Abyssinie est souvent visitée par les voyageurs qui ne peuvent assez vanter la beauté du pays, cette Suisse africaine qui dépasse de beaucoup toute contrée européenne. Aussi devient-elle toujours plus accessible, et déjà le duc de Cobourg y a organisé une chasse à l'éléphant, au rhinocéros et au lion, ce qu'aucun Anglais n'avait encore fait.

On peut considérer l'Abyssinie, au point de vue de sa configuration, comme le pays le plus intéressant de la terre. Elle s'élève comme une forteresse entre les côtes de la mer Rouge et les steppes de l'Asie centrale. Après un premier épaulement de collines, un mur de rochers de 400 ou 600 mètres au-dessus de la mer forme l'assise d'un premier plateau, suivi d'un second et d'un troisième, toujours plus élevé, jusqu'à ce qu'on arrive à une altitude de 2,000 ou 3,000 mètres. Sur ce haut plateau très-fertile s'élèvent encore des pics et des volcans de 4,000 mètres, couverts de neiges une partie de l'année.

Chacun de ces plateaux a, selon sa hauteur, sa végétation particulière qui se res-

sent de la proximité de l'équateur. Il en résulte des paysages pleins de couleur : des prés d'un vert sombre, des champs dorés, des forêts méridionales au feuillage d'un vert tendre et de sombres bois de sapins, de nombreux cours d'eau coupés de chutes et de cascades et reflétant le plus beau ciel bleu.

Des touffes d'arbres on voit s'élever le toit de chaume des églises circulaires ou des villages, et partout on rencontre de profonds ravins de 1,000 à 1,500 mètres, au fond desquels se multiplient les plantes des tropiques. Ces ravins creusent à tel point le pays qu'ils forment partout comme des îles inaccessibles. Au-dessus s'élèvent encore des montagnes à pic, semblables à des dômes, des tours ou des obélisques, des bancs de basalte semblables à des orgues colossales, etc., selon les mille caprices d'une nature exceptionnelle.

La ville de Magdala était située sur un des îlots et occupait un plateau soulevé par une montagne de grès s'abaissant à pic de tous les côtés.

Les montagnes, de nature volcanique, se composent de masses trachytiques dont l'aspect nud et désolé contraste avec la fraîcheur des plaines environnantes. Quant aux basses plaines, elles sont couvertes de plantes tropicales, telles que le bambou, les joncs, les grandes herbes qui sont le séjour favori des pachydermes, mais que les hommes évitent à cause de la fièvre des marais.

Le long des fleuves qui, sortant des gorges profondes, se dirigent presque tous vers le Nil, on rencontre des boas, des éléphants. Les crocodiles et les hippopotames abondent ainsi que les buffles et les rhinocéros à deux cornes. Là s'épanouit une flore luxuriante, de larges sycomores, des palmiers, des bananiers et des euphorbiacées semblables à des chandeliers. Ces arbres sont remplis de singes et d'oiseaux chanteurs, tandis que dans les gorges des montagnes planent l'aigle et le vautour.

Mais c'est sur les hauts plateaux que l'homme s'est réfugié, là où le soleil tropical ne dévore pas la végétation. Le pays est riche en lacs alpestres. Le plus grand est le lac Tana, immense cratère entouré de hautes chaînes de montagnes. Le Nil Bleu le traverse, en entrant par l'occident, et s'échappant par le côté opposé et en allant, après un détour dans les gorges, rejoindre le vrai Nil à Chartum. Il prend sa source à 3,870 mètres de hauteur, au mont Giesch-Abai, et en prend le nom d'Abai, se grossit à Kobezza, se précipite comme un large torrent dans le lac, en ressort avec une largeur de 200 mètres, puis s'engouffre dans une gorge profonde jusqu'à n'avoir plus que 5 mètres de longueur et poursuit son cours en une série de cataclysmes sur une longueur de 40 milles, en recevant un grand nombre d'affluents.

Le lac Tana est une masse d'eau de 60 à 70 milles carrés, de 8 milles de largeur sur 12 à 15 milles de large. Plusieurs îles de basalte s'élèvent du milieu de ses eaux claires et, entourées de la plus belle végétation, on voit s'élever les toits pointus de couvents, d'églises, d'ermitages qui donnent au lac une grande animation. Ses environs sont très-cultivés et tellement entrecoupés de cours d'eau que les Européens, en repaissant leurs yeux de ce gracieux paysage, désirent y planter leur hutte.

Sur les bords du lac on trouve des sangliers en grande quantité et des antilopes, et dans ses eaux on harponne l'hippopotame dont la chair est très-estimée. Le lac sert surtout de voie de communication entre les trafiquants de café, de coton ou de miel. Sur la côte sud-est se trouve la ville de Kanitza ou Kiratza, d'où se répand un grand commerce et où vivent un grand nombre de prêtres. Le centre de la ville

est occupé par les églises, autour desquelles se pressent les maisons à toits pointus, entourés de jardins très-bien cultivés et plantés de grenadiers, de pêcheurs, de caféiers, de bananiers, de citronniers, etc., qui embaument l'air tiède du rivage. C'est de là que le coton est emballé et expédié à Gondar et à Massana. En général, le pays est immensément riche en produits de toute espèce, mais qui sont fort peu exploités, grâce à la paresse des habitants. Les routes existent à peine et les ponts sont fort rares. Quand il se présente un fleuve, on le traverse sur une *hokumada* en peau de bœuf tirée par un nageur, ou sur le *tan kooa*, ou radeau construit en faisceaux de jonc et de paille qui peut porter de six à huit personnes. Les deux extrémités sont terminées en pointe et l'embarcation est mise en mouvement par une double rame. C'est sur ces tankoas que les *woitos* de Korata font la chasse à l'hippopotame. W. R.

SCIENCE POPULAIRE

HYGIÈNE

L'hygiène a sa part dans tous les actes de la vie, et nous faisons de l'hygiène à chaque instant sans nous en douter, en mangeant, en buvant, en marchant, en nous reposant, en dormant. Seulement nous la faisons tantôt bonne et tantôt mauvaise, et suivant le cas nous travaillons au perfectionnement de notre santé ou à la destruction de notre être. Aussi n'est-il pas pour l'hygiéniste de *petites choses*, de détails indignes de ses méditations.

« Comme on fait son lit, on se couche, » dit le proverbe. Il importe donc de le bien faire, non-seulement pour être mollement et agréablement couché, mais aussi et surtout pour l'être sainement. C'est, en effet, dans le lit que l'homme passe environ le tiers de son existence ; il y naît, il y meurt, il y est malade, il y trouve après les fatigues du jour le repos nécessaire aux muscles et au système nerveux. Pour avoir ce repos nécessaire, le corps ne doit pas être meurtri par la dureté de la couche, ni refroidi par le contact de matériaux capables de lui enlever sa chaleur. De plus, il doit être dans des conditions d'aération suffisantes ; il faut que l'air ne soit pas infecté de miasmes délétères, et qu'une température trop élevée ne provoque ni l'excitation des nerfs, ni la déperdition exagérée de la sueur.

Il serait curieux d'étudier les transformations subies par le lit à travers les siècles et chez les différents peuples ; mais cette incursion dans le domaine de l'histoire et de la géographie nous entraînerait trop loin ; contentons-nous de ce qui nous touche de près, prenons le lit moderne tel que l'ont fait dans nos climats l'expérience, la mode et la routine, et soumettons-en les détails à l'examen de l'hygiène.

Nous dirons peu de chose de la charpente même du lit, si ce n'est que la substitution du fer au bois permet à l'air de circuler plus librement, et débarrasse, en partie, du souci des parasites, avantages incontestables dans les hôpitaux, les casernes, dans les ménages d'ouvriers.

La paille, encore en vogue dans les campagnes, sera un jour abandonnée partout pour le sommier élastique, et cet abandon sera un progrès hygiénique.

La paille, en effet, qu'elle soit formée de paille de céréales ou de feuilles de maïs, devient bientôt un réceptacle d'humidité, de mauvaise odeur et de parasites ; pour s'en servir sans trop d'inconvénients, il est nécessaire de la remuer tous les jours et de la renouveler fréquemment.

Le lit de plume ne vaut pas mieux. Il est trop mou et se nettoie difficilement. Or, la plume possède avec la laine la dangereuse propriété de s'imprégner de miasmes qui s'accumulent et dont on ne se débarrasse que par des nettoyages fréquents ou une aération prolongée ; la plume est en outre un mauvais conducteur de l'électricité ; son contact avec le corps facilite le développement ou l'accumulation du fluide.

Le sommier élastique procure un coucher toujours souple, se prêtant aux mouvements du corps ; il possède le grand avantage de la propreté et de l'aération facile.

Les matelas, constitués dans les premiers âges par de simples couches d'herbes et de feuilles, sont actuellement rembourrés de laine, de crin, de plume ou de substances végétales diverses. Enfin, on a trouvé le matelas à air et même le matelas à eau, qui rendent de signalés services aux malades et aux blessés.

Le crin est préférable à la laine ; il est plus propre, s'imprègne très-peu de miasme ; il forme moins de poussière et se tasse moins. Malheureusement son prix plus élevé en empêche la généralisation. Le matelas de laine, qui se charge de miasmes et d'odeurs, devrait être chaque jour exposé à l'air. Tous les an-

il doit subir l'opération du battage et du cardage, et la toile qui sert d'enveloppe doit être lavée. Le matelas de plume peut être mis sous le matelas de laine, si l'on tient à en faire usage, et jamais, comme nous l'avons dit, il ne doit être en contact immédiat avec le corps. Les matelas de balle d'avoine sont réservés aux berceaux.

Les oreillers de plume, dont l'usage est si répandu, sont certainement une des inventions les plus anti-hygiéniques. Comme le lit de plume, ils sont un réceptacle de miasme, et la chaleur qu'ils entretiennent à la tête favorise l'afflux du sang. De là les maux de tête, les congestions, l'apoplexie, et peut-être chez les enfants une certaine disposition aux méningites. Les oreillers de crin, de balle d'avoine ou autres substances végétales, les oreillers à air ne présentent pas ces inconvénients.

Les draps sont de coton ou de toile ; les premiers conviendraient mieux en hiver, les seconds en été.

Les couvertures doivent être légères, sauf à en augmenter le nombre. Elles laissent entre elles une couche d'air qui s'oppose au rayonnement du calorique, ce qui réchauffe sans accabler par le poids.

Les rideaux ont fourni matière à de nombreuses discussions. Leur cause est bien près d'être perdue, si leur forme et leur dimension les rendent propres à remplir l'usage pour lequel ils furent inventés, c'est-à-dire pour former barrière à l'air et créer autour du lit une atmosphère circonscrite et stagnante.

D. J. VERLIAC.

L'ÉCOLE AUX CHAMPS

LES CULTIVATEURS

En mai, le père conduirait son fils aux labours où les grands bœufs tendent leurs jarrets nerveux ; en août, dans les champs parfumés des senteurs du foin, où les faucheurs, de leurs bras qui tournent circulairement, coupent les avoines ; en septembre, au clos où se font les vendanges, parmi les travailleurs couronnés et chantant qui battent en cadence la cuve bouillonnante.

Il dirait à l'enfant : « Vois que d'efforts, que de peines, que de sueurs... Pourtant, mon fils, ces hommes chantent. Leur cœur, léger sous leur corps qui se ploie, garde sa fermeté et ne se lasse point. Contemple la sérénité de leur front. Les rides qu'ils ont aux tempes, le chagrin ne les a pas causées : ces rides sont épanouies ; il y a de la joie dans ces rides-là. Or, c'est le travail qui les a mises à leur front et le travail est plein de bonheur. Le matin, au premier chant des oiseaux, ils sont debout : l'aube, de son rayon qui flotte encore demi-voilé, chasse de leurs yeux les voiles du sommeil. Ils se lèvent avec joie. Le labour les attend et ne les rebute pas, et que ferait donc en son lit l'âpre fils de la terre, quand déjà la nature est partout gazouillante et éveillée ? Il va aux champs. La fraîcheur du matin dans les rosees, les ardeurs du midi dans la lande qui se gerce, les brises apaisées du couchant, tout cela passe en lui : son sang, bouillonnant ou calme, se précipite et s'assouplit au cours des heures, selon la courbe des soleils.

« Ne crois jamais, mon fils, ce que les hommes t'en diront par la suite. Ils te le représenteront bourru et grossier, l'âme fermée aux beautés des champs. C'est bien plutôt eux-mêmes qui ne les sauraient comprendre, car là où il faut la spontanéité de l'admiration, ils apportent des enthousiasmes tout faits. Ils lisent la nature à travers le souvenir, ayant à la mémoire les vers des poètes, et voient rayonner le soleil entre deux rimes. Apprends à mépriser ces froids élans d'âmes blasées, et n'en estime que plus le travailleur obscur et muet, qui sent, mais n'a point de paroles pour exprimer ce qu'il sent. La terre et lui, ce n'est qu'un. L'âme de la terre est dans ses veines : ses membres, rudes et forts, ont les musculatures abruptes des rochers et des arbres ; ses mains sont calleuses comme des écorces, sa face est crevassée comme les sillons séchés du soleil. Comment ne comprendrait-il pas la nature, cet homme qui la porte en lui, qui en vit, qui en meurt, qui s'y consacre corps et âme, qui, chaque jour, la remuant et la

travaillant, ébauche dans les sillons qu'il trace la tombe qu'il y trouvera plus tard ? Sa poésie à lui est de s'en aller par les champs après le travail du jour, de s'y promener les mains au dos, le cœur battant et ravi, de sentir l'acre odeur du terrain qui fermente, de voir sous la motte qu'il a broyée à grands coups de soc les vertes pointes de la semence qui croît, de plonger ses yeux à l'horizon lointain : d'en sonder les profondeurs sereines ou agitées, pour en tirer le pronostic des journées suivantes, enfin de se mettre dans le vent comme un taureau qui hume l'espace, de s'en pénétrer jusqu'à l'âme, de le sentir couler en ses veines, et, sous ses souffles qui le transportent et le bercent, de gonfler puissamment ses robustes poumons.

« Voilà sa poésie, ses poèmes... Poètes ! ils valent les vôtres et il les fait en plein air, en plein soleil, en pleine nature, tête au vent, poitrine nue, dans les landes et sur les coteaux, au pas des bœufs qui scandent, d'un pied plus lesté ou plus pesant, les heures tour à tour légères et accablantes du jour. Ah ! mon fils, aime cet homme. Il est le grand poète des champs, le poète qui officie, le poète qui travaille, le poète qui crée les blés, celui qui fait la paix et la quiétude des foyers. Connais le travail en le connaissant, les joies qu'il y trouve, les bénédictions d'un repos acheté au prix des sueurs du corps.

« Connais encore de lui les vraies poésies. Des mots ne sont rien : la pensée est tout, et l'action, c'est-à-dire la pensée avec bras et mains. Comme lui, attache-toi au travail, quel qu'il soit et quelque voie que tu choisisses. Le travail est saint partout, quand il se fait dans la pureté du cœur, loin des intrigues au milieu desquelles il ne peut prospérer en sa grandeur. Fuis, mon fils, les agitations vaines où le cœur s'étiole et se désenchanté, et plutôt que de briller au premier rang, si les triomphes doivent s'acheter au prix de ta candeur et de ton honnêteté, sois grand dans un travail humble, fût-ce au dernier rang. A l'abri des tempêtes, dans un port calme et doucement soleillé, laisse ta barque s'endormir, murmurante et cadencée. Apprends pourtant de cet homme à prévoir l'avenir, à calculer les soleils et la lune de ta destinée, à deviner la bourrasque grondant au loin, afin que tu ne sois pas pris au dépourvu, que tes enfants aient un refuge en ta prudence, et qu'il ne puisse être dit que tu sommeillais mollement à la veille d'un grand bouleversement. Pour lui, tu le vois, il a toujours l'œil au ciel : l'espace est un livre où il lit ; les nuées sont les lettres : il les épèle, tandis que le vent les emporte. Si tout à coup le mauvais temps arrive, qu'il y ait des pluies, que le nord souffle dans la plaine, ou que le midi brûle les jeunes verdure, il ne se croie pas les bras. Il sait ce qu'il faut faire. Si les travaux pressent, nu sous le soleil, nu sous la pluie, glacé ou brûlé, il continue son labeur, sans gronder, surtout sans se rebuter. Recueille de lui cette leçon. Si l'orage te surprend, sois ferme, reste debout, résiste au vent qui veut t'arracher de ton sillon. Peut-être, après avoir heurté un front de pierre et des reins de marbre, la tempête, vaincue par les résistances de l'homme, s'en ira-t-elle ailleurs chercher quelque arbre qui ploie et se rompe.

CAMILLE LEMONNIER.

PERSONNEL

Les personnes dont les noms suivent ont été nommées commissaires pour la décision sommaire des petites causes :

MM. Edmond Bouchard, Adolphe Bouchard et Etienne Gauthier, estimateurs pour la municipalité de St. François-Xavier de la Petite-Rivière.

MM. Ferdinand Fichaud, Charles Letourneux, Edward McKeown, Robert Bikerdike, Sifrid Deliele, William B. Davidson et Louis Micaël Sénécal, pour la paroisse de St. Henri, dans le comté d'Hochelaga.

MM. François Beaudry, Antoine Lamoureux, James Allen, Jean-Louis Brien, Anselme Laporte, Amable-Edouard Gaudry, Antoine Brien dit Desrochers et Hugh Allen, écrivains, dans la paroisse de l'Enfant-Jésus de la Pointe-aux-Trembles, dans le comté d'Hochelaga, district de Montréal. Ancienne commission révoquée.

Pour le district de Saguenay :—François-Xavier Girard, écrivain, de la paroisse de Saint-Urbain, dans le comté de Charlevoix.

Pour le district des Trois-Rivières :—James Dean et Edmond A. Rocheleau, écrivains, de la ville des Trois-Rivières, et Thomas Dostaler, de la paroisse des Trois-Rivières.

Pour le district de Gaspé :—André Arsenault, écrivain, de la paroisse de St. Charles-de-Caplan, James Walsh et Salomon Cyr, du township de New Richmond, dans le comté de Bonaventure.

Pour le district de Montréal :—John Forester, Henry Brownrigg et Michel Proulx, du village de Saint-Gabriel, dans le comté d'Hochelaga ; Anselme Laporte et François-Xavier Beaudry, écrivains, de la paroisse de l'Enfant-Jésus de la Pointe-aux-Trembles, comté d'Hochelaga.

Pour le district de Saint-François :—Hypolite-Clodomir-Hormisdas Chagnon, écrivain, du village de Coaticook, dans le comté de Stanstead.

Daniel Legault, Jean-Bte.-L. Guay, Eusèbe Dion, Jean-Baptiste-Christin St. Amour, Michel Longtin, Maxime Laurin, John Madden et Pierre Leduc, écrivains, de la paroisse de Sainte-Cécile de Valleyfield, dans le comté de Beauharnois.

Damasse Dumouchel, Victor Fortier, Michel Legault, Joseph Legault, Joseph Lachaine et Isidore Blondin, de la paroisse de Sainte-Adèle, dans le comté de Terrebonne. Anciennes commissions révoquées.

LE RAJAH KURNA

ANECDOTE

Dans l'ère de Krishna vivait un rajah nommé Kurna, qui, chaque matin, avant de rompre le jeûne, distribuait en aumônes une somme de 2,400 pièces d'or.

Il fut tué dans une bataille, et, en récompense de ses bonnes œuvres, il entra dans le paradis.

Là, il vit des montagnes d'or, et l'un des gardiens du séjour céleste lui dit :

—Toutes ces richesses sont à toi ; l'or que ta charité distribuait sur terre s'est multiplié dans le ciel.

Cependant le rajah avait soif et faim ; il demanda quelque aliment, et le gardien lui répondit :

—Si, lorsque tu étais dans le monde des humains, tu avais donné à boire et à manger à ceux qui avaient soif et qui avaient faim, tout ce que tu aurais donné se serait centuplé ici comme ton or. As-tu jamais fait une charité de cette nature ?

Après y avoir gravement songé, le rajah dit :

—Je me rappelle qu'un jour, tandis qu'un de mes voisins donnait à dîner aux brahmes, un pauvre homme affamé vint à moi et me demanda dans quelle maison était préparé le banquet ; je la lui indiquai du bout du doigt.

—Pour une telle œuvre, reprit le gardien, tu recevras une récompense. Mets dans ta bouche le doigt qui a donné une indication à ce pauvre homme : ta faim et ta soif seront apaisées.

Le rajah se dit alors :

—Si pour avoir seulement montré un refuge à un malheureux je suis ainsi rémunéré, quelle sera la récompense de celui qui aura fait asseoir les brahmes à sa table ?

NOUVELLES DIVERSES

L'espace réservé au Canada dans l'édifice principal de l'Exposition est de 24,000 pieds carrés : dans la salle agricole, de 20,000 pieds ; dans la salle des machines, de 10,000 pieds, et de 3,000 pieds dans celle de l'horticulture et des beaux-arts.

Un milicien de 1812 a fait trois demandes au gouvernement pour avoir la pension accordée à ces braves soldats. La première demande était au nom de John Goodman, la deuxième au nom de J. B. Bellehumeur et la troisième au nom de Jean De Groth. Les deux premières demandes comparées avec les registres de 1812 ne produisirent aucun résultat, mais Jean de Groth fut retrouvé. Voici comment le mystère s'explique : Bellehumeur,

Canadien-Français, s'est enrôlé, en 1812, sous le nom de son père adoptif, un Allemand appelé De Groth, puis plus tard, il s'est établi en Haut-Canada sous le nom de Goodman, traduction plus ou moins correcte de Bellehumeur.

Le *Monde Illustré* nous fait part d'une découverte appelée à faire une révolution dans le domaine artistique ; c'est la photochromie, ou photographie en couleurs dont l'inventeur est, dit-il, M. Vital, ancien préparateur de chimie à la faculté de médecine de Paris :

Le public sera bientôt appelé à voir les admirables résultats obtenus déjà par la photochromie, résultat qui sera publiquement exposé.

Quant à moi, qui ai, en quelque sorte, assisté dans la coulisse à la répétition générale, j'ai été émerveillé, stupéfait. Des tableaux étaient là devant mes yeux, avec toute la suavité du dessin. On y pouvait étudier le faire même du peintre, dont le coup de pinceau apparaissait dans cette reproduction comme dans l'original.

Et c'était un portrait véritablement vivant. Chair, costume, accessoires, tout vibrât juste.

Des émaux chatoyaient sur cette planche avec leur valeur et leur accent. Sur cette autre, une boîte, estampée d'or et d'argent, semblait être le métal même.

Des bijoux, où les pierreries scintillaient, auraient fasciné la coquetterie féminine la plus résistante.

Tout était à l'avant. Partout la même fidélité et le même brio. Juguez des conséquences !

Avec la photochromie, l'artiste pourra désormais avoir chez lui les documents qu'il était obligé d'aller chercher autrefois dans les musées éparés. Les trésors des collections s'ouvriront pour tous, en même temps que par les *fac-simili* seront popularisées les plus belles toiles de tous les pays.

Applications purement artistiques, applications industrielles et commerciales, portraits, tout est du domaine de la *photochromie*.

Samedi matin, la Cour de Révision, composée des juges Meredith, Stuart et Casault, a confirmé le jugement rendu dans la contestation de Charlevoix annulant l'élection de M. Tremblay.

M. Louis Perrault vient d'être nommé le fournisseur exclusif de la Corporation de Montréal, pour tout ce qui regarde la papeterie, la reliure et les impressions ; son contrat est pour 5 ans.

Une demoiselle demeurant à St. Michel, du nom de Roy, âgée de 50 ans, s'est pendue dimanche dernier dans l'après-midi. Cette demoiselle était atteinte depuis quelque temps d'aliénation mentale.

Le Dr. Bender, de Montmagny, a tenu une enquête et le verdict a été rendu en conséquence.

SEMAINE POLITIQUE

Sur les ordres du jour, parmi les avis de motion, on en lit un signé par M. Church, proposant qu'une commission soit nommée pour classifier, reviser et consolider les statuts de la ci-devant province du Canada, affectant la province de Québec dans les limites de sa juridiction législative, et ceux de cette province depuis 1867 ; que, de plus, la Chambre garantisse les dépenses de la commission, et que l'adresse soit présentée par le Conseil Exécutif.

L'hon. M. Garneau proposera que le lieutenant-gouverneur soit autorisé à accorder, au lieu du subside mentionné dans la 38e Vict. Chap. 3, une subvention annuelle de \$7,000 pendant 10 ans pour l'établissement d'une raffinerie de sucre de betterave dans la province.

Les deux branches de la législature ont siégé jusqu'à une heure avancée dans la nuit du 22 courant et ont expédié un grand nombre d'affaires.

Le lieutenant-gouverneur s'est rendu vendredi, 24 décembre, avec son cortège officiel à deux heures de l'après-midi, à la salle du Conseil Législatif pour sanctionner les bills adoptés et proroger la Législature.

Pour l'Angleterre, une correspondance du *Times* nous donne d'intéressants détails sur la visite du prince de Galles à Goa, chef-lieu des possessions portugaises aux Indes.

Aussitôt après son débarquement, le prince a été conduit par le gouverneur et les autorités civiles et militaires au palais, qui contient une belle collection de por-

traits des anciens vice-rois portugais : Albuquerque, de Gama, Castro, Constantine, Braganza, etc.

De là il est monté à bord d'un yacht à vapeur, qui l'a transporté par la rivière Mandeva au Vieux-Goa, la cité des conquérants, à neuf milles de la ville neuve. Habité au seizième siècle par une population arabe, le Vieux-Goa fut pris par Albuquerque en 1510. Il est aujourd'hui la résidence officielle du clergé portugais, et ne compte guère plus que 4,000 habitants, tandis que la ville neuve en renferme 20,000.

Le prince a visité les monuments, derniers restes de l'ancienne splendeur de la colonie portugaise. Ils sont presque tous en ruine. L'église de Sainte Catherine, le palais de l'Inquisition et l'église de Saint-Caftan, bâtie sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, ont particulièrement attiré son attention. Il s'est rendu ensuite à l'église de Bom-Jésus, qui renferme le tombeau de Saint-François-Xavier, monument aussi remarquable par le fini des détails que par la richesse des matériaux. L'autel est en marbre et a été donné par le grand-duc de Toscane.

En France, les sénateurs inamovibles au nombre de 75, tous nommés par le Corps législatif, viennent d'être élus. Le résultat donne la majorité au parti républicain, qui compte une cinquantaine de membres ; les autres appartiennent aux partis monarchistes ; le parti bonapartiste a eu un seul membre d'élu, M. Hervé de Sissy, des Côtes-du-Nord.

Les 225 sénateurs qui restent à être élus seront indirectement choisis par le peuple dans une élection à deux degrés.

En Italie, le Vésuve est en éruption ; le feu et la fumée qui s'échappent du cratère augmentent graduellement de proportion. Les instruments de l'observatoire sont en opération, et le professeur Palmieri prédit une longue période d'éruption.

Quant à l'Espagne, la question cubaine préoccupe toujours les esprits. Le général Saballs n'ira pas à Cuba comme on l'a d'abord rapporté ; il remplacera le général Jovellar comme ministre de la guerre. Le général Cabellere De Rodas, ci-devant capitaine-général de Cuba, est mort. Jovellar doit remplacer Valmaseda comme capitaine-général de Cuba. Quesada va être nommé commandant-en-chef des armées du Nord.

A. ACHINTRE.

LES PUCES SAVANTES

Nous empruntons au *Temps* de Paris une fort désopilante chronique sur l'éducation des... puces. Voici, d'après M. Henry Gay, comment on arrive à posséder des puces savantes :

« Il s'agit d'abord d'habituer les puces à la marche. On ne sait que trop que ces insectes ont une brusquerie d'allures désespérante. Ce sont de petites personnes agitées, qui réalisent d'instinct la fable du mouvement perpétuel. Or, il est de toute nécessité d'assoupir cette humeur capricieuse et les déshabituer de ces façons de kangourous. On les enferme donc dans une petite boîte qui se meut au premier bond ; plus la malheureuse puce proteste et plus son supplice est rigoureux. Elle finit par se lasser. La fatigue a raison de la révolte de ses nerfs ; elle comprend qu'il n'y a rien à faire contre la destinée et elle se résigne.

« C'est le premier acte. Quand son propriétaire juge que la réflexion a accompli son œuvre, il sort l'artiste de la prison et il procède à son harnachement. Dur labeur ! On la sangle à la troisième articulation et au moyen d'un cheveu ou d'un fil de soie très-fin, noué sur le dos. Ainsi équipée, notre puce est mise à la chaîne et abandonnée à de nouvelles méditations.

Le plus souvent son instinct se réveille. La pauvreté se croit libre et elle n'a rien de plus pressé que de commencer ses gambades. Mais chaque saut la ramène à son point de départ—bientôt l'aiguillon de la faim se met de la partie; elle se dit qu'elle ne gagne rien à faire la mauvaise tête et elle devient douce comme un petit mouton. C'est le moment de lui jeter un morceau de sucre... je me trompe, un petit lambeau de bœuf cru devant lequel elle se garde bien de boucher. Voilà pour le deuxième acte.

« Le plus fort est fait. Ce n'est qu'un jeu après cela de lui faire exécuter les exercices préparatoires; de lui apprendre à marcher au pas, de la suspendre à un fil de soie, de l'atteler à de petites voitures. Et notez bien que le dompteur se réserve toujours la ressource de la diète ou de la terrible boîte tournante. En revanche, que de caresses et de friandises, quand elle est arrivée à traîner le char, à diriger la brouette, à tirer le canon, à tourner le moulin et à danser sur la corde!

« Un Anglais, I. Kitchingam, a acquis une incontestable expérience dans le maniement de la puces savante, mais aussi que de soins!

« M. Kitchingam, ses exercices terminés, déposait ses puces par dix sur le revers de sa main, couvertes de cicatrices, et les laissait se désaltérer à même, avec une bienveillance toute maternelle. De la salle à manger au dortoir le trajet n'était pas long. Ce dortoir consistait en une couche coquette, aménagée dans une bête oblongue et capitonnée de flanelle rouge; au-dessus, des couvertures blanches; bref, un nid de petite maîtresse où les laborieuses ouvrières dormaient en paix et à l'abri des vents coulis.

« M. Kitchingam les réveillait à dix heures du matin. Vite à la toilette! Un petit plumeau de duvet très-léger lui servait à enlever les monécules de poussière ou les débris de lainage qui pouvaient être introduits entre les articulations et gêner les mouvements dans les exercices.

« Et quel travail! Dix heures par jour, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un employé de l'Etat. Le champ de travail des élèves de M. Kitchingam s'étend sur une aile recouverte de papier blanc. La première, celle qui remporte invariablement le prix d'excellence, est de nationalité belge il est clair que le sang flamand porte à l'appréhension de mesure et de conduite. Ne parlez pas des Françaises évaporées, ni surtout des Espagnoles, carlistes intraitables qu'on ne sait par quel bout prendre! Le Belge ne craint pas de rivaux.

« Les pensionnaires de M. Kitchingam sont d'ailleurs reconnaissantes de tant d'efforts. Une d'elle, notamment, surnommée Hercule, traîne un microscopique vaisseau en ivoire, mille fois plus pesant que son petit corps. Quelle héroïne!

POESIE

PAYSAGE POLAIRE

Un monde mort, immense écume de la mer,
Gouffre d'ombre stérile et de lueurs spectrales,
Jets de pics convulsifs étirés en spirales
Qui vont éperdument dans le brouillard amer.

Un ciel rugueux, roulant par blocs, un âpre enfer
Où passent à plein vol les clameurs sépulcrales,
Les rires, les sanglots, les cris aigus, les râles
Qu'un vent sinistre arrache à son clairon de fer.

Sur les hauts caps branlants en proie aux vents vagues
Se raidissent les dieux brumeux des vieilles races
Congelés dans leur rêve et leur lividité;

Et les grands ours blanchis par les neiges antiques,
Cà et là, balançant leurs cous épileptiques,
Ivres et monstrueux, bavent de volupté.

LECONTE DE LISLE.

AVENTURIERS ET CORSAIRES

LE GAOULE

XIII

(Suite)

Aux agitations de ses doigts, aux palpitations de sa poitrine où grondaient de sourds rugissements. Il avait compris que cette amitié subite de madame de Saint-Chamans était intéressée, et qu'elle serait inflexible dans ses exigences; enfin, que le retour d'Antillia était impitoyablement soumis à la restitution de Dubost entre les mains de sa femme.

—Monsieur d'Autanne, dit tout à coup la comtesse, il faut que vous vous rendiez au camp de Macandal et que vous en ramenez Dubost. L'accès de ce camp vous sera facile, grâce au guide que je vous donnerai; car les compagnies expéditionnaires ne peuvent pas, avec leur inexpérience des chemins de la montagne, en avoir approché d'assez près pour arrêter votre tentative.

—Mais, fit observer Henri, c'est désertir mon poste. Je suis commandant ici des troupes de la milice...

—Il le faut, monsieur! répéta madame de Saint-Chamans avec un tel accent de résolution, que Henri, interdit, ne trouva rien à répliquer, sinon qu'il serait impossible de négocier la restitution d'un prisonnier blanc avec un chef de marrons attaqué par les blancs.

—Vous lui garantirez la paix et vous rendrez publiques, à votre retour, l'innocence de Macandal et la trahison de la Varenne.

La comtesse avait compté sur cette dernière déclaration d'Henri pour amener les créoles contre le marquis, et hâter le dénouement qu'elle avait préparé.

—Dans deux heures, vous serez en route pour la montagne Pelée, monsieur, dit-elle en se levant et en entraînant Henri vers la porte; moi, pendant ce temps, je verrai Fabulé, et demain je vous donne rendez-vous chez moi, à Saint-Pierre. Si vous me ramenez Dubost, je vous rendrai votre sœur. Venez, monsieur, allons rejoindre votre guide.

—Qui est ce guide à qui vous me confiez, madame?

—Un guide sûr... le chevalier de Maubrac. Mais venez donc, monsieur!

Henri ceignit son épée, s'arma de pied en cap, et se laissa entraîner par madame de Saint-Chamans plutôt qu'il ne la suivit.

Une heure après, ils avaient atteint l'ajoupa de Maubrac; celui-ci dormait d'un profond sommeil.

Quelle répugnance qu'éprouvât Henri à se trouver en compagnie, et pour ainsi dire sous la surveillance de cet aventurier, il se mit en route avec lui pour le camp de Macandal.

La comtesse prit la place de son frère dans le hamac qui meublait l'ajoupa et attendit l'effet du signal qu'avait fait Maubrac pour appeler Fabulé.

XIV

L'expédition contre Macandal avait eu au début plus de succès qu'on n'aurait pu le croire. Ce succès prépara tous les événements qui suivirent et que nous allons raconter.

A peine les compagnies expéditionnaires eurent-elles engagées dans les sentiers de la montagne Pelée, ayant à leur tête le marquis de la Varenne lui-même, qu'elles rencontrèrent deux nègres marrons que la présence des troupes mit d'abord en fuite. Ces deux nègres déclarèrent appartenir à la bande de Macandal, mais ils refusèrent, même au prix de leur grâce, de servir de guides aux troupes.

Toutes les séductions possibles les ayant laissés inflexibles, le marquis de la Varenne ordonna d'user de violence et de rigueur à leur égard. L'un de ces deux malheureux fut fusillé sous les yeux de son camarade; frappé de terreur, celui-ci s'engagea à conduire les soldats à travers les sentiers sinueux où ils avaient grand-peine à avancer.

La présence des troupes, signalée au camp de Macandal, y jeta l'alarme. Le mulâtre, quoique surpris par cette attaque soudaine et inattendue, opposa aux assaillants une vigoureuse résistance.

Habitué à cette guerre de montagnes, des précipices de rochers, les nègres marrons n'eurent pas de peine à intimider les blancs et à leur faire perdre promptement une partie du terrain conquis. Les plus hardis d'entre eux-ci, encouragés d'abord par une première victoire inespérée qu'ils devaient à une trahison, payèrent de la vie

leur audace. Toutes les armes étaient bonnes et faciles aux nègres; à défaut de mousquets et pour suppléer à l'insuffisance de leurs flèches et de leurs arcs, et dans l'impossibilité où ils étaient de se servir de leurs couteaux et de leurs *bangalas*, il lancèrent sur les assaillants des troncs d'arbres et de volumineux blocs de rochers qui bondissaient le long des flancs de la montagne, écrasant les assaillants de leur poids énorme, décimant leurs rangs comme eussent fait des boulets de canon ou un feu d'artifice de mitraille.

Les blancs comprirent, alors, plus que jamais, la puissance formidable des nèges marrons. Ils eussent peut-être battu en retraite s'ils n'avaient été soutenus par l'espoir des secours qu'ils attendaient de Fabulé, dont la bande était seule capable de lutter à armes égales avec les nègres de Macandal.

Celui-ci, que l'invasion des blancs dans la montagne avait autant affligé que surpris, éprouva une profonde déception quand, du haut d'un arbre qu'il avait choisi pour observatoire, il reconnut Du Buc à la tête d'une des compagnies. Macandal conclut que c'en était fait de lui et qu'il fallait que sa ruine fût bien résolue par les colons, pour que Du Buc, et peut-être Henri d'Autanne, prissent part à cette expédition. Sa dernière illusion s'éteignit; sa plus chère croyance venait de s'éteindre.

—Je suis bien malheureux! s'écria-t-il en frappant sa large poitrine, mes meilleurs amis m'abandonnent! Je suis trahi par ceux-là mêmes pour qui j'eusse donné ma vie!

Il ne restait plus à Macandal que la vengeance. Un projet terrible jaillit dans son cerveau.

—Mort aux blancs! dit-il en étendant son *bangala* du côté de la petite armée expéditionnaire. Jusqu'au dernier ils périront. Le sol de la Martinique boira le sang des blancs!

Macandal s'assit sur le bord d'un rocher, et laissa tomber dans ses deux mains sa tête pensive et lourde du vaste plan qu'il venait de concevoir. Ce plan consistait à aller proposer à Fabulé, qui ne manquerait pas de l'accepter, croyait-il, une alliance contre les blancs, une dévastation complète de la colonie, le meurtre enfin, le pillage et l'incendie.

Une dernière pensée, au milieu de ces pensées de sang, s'épanouit sur le visage de Macandal et dessina un poli infernal sur ses lèvres. L'image d'Antillia venait de passer devant ses yeux; il s'y arrêta comme devant le souvenir le plus riant de sa vie; il en fit l'espérance la plus glorieuse de cette horrible et implacable guerre qu'il allait déclarer à toute une race d'hommes. Son amour pour la jeune créole, que son respect et son dévouement avaient refoulé jusqu'au plus profond de son cœur, se réveilla plein d'ardeur et allumé par la joie féroce de la vengeance.

—Oh! s'écria-t-il, ce sera là le dernier degré où mon orgueil satisfait!

Macandal se leva alors en faisant tourner entre ses mains, avec la rapidité de l'éclair, son *bangala*. Ce geste et cette évolution traduisaient toutes les menaces et toutes les résolutions dont son cœur était plein. Il s'assura que la masse de troncs d'arbres et de rochers qu'il avait fait rouler sur les assaillants formait un rempart suffisant pour fortifier son camp contre toute attaque; il donna ensuite des ordres secrets à ses deux lieutenants, et se mit en route pour le camp de Fabulé, en dissimulant son départ, de peur que son absence ne jetât le découragement parmi ses soldats.

Macandal comptait sur son courage et beaucoup sur l'imminence du danger qui, dans sa pensée, les menaçait tous deux, pour décider son rival et son ennemi à accepter une alliance qui devait être fatale aux colons.

Parvenu aux abords du camp de Fabulé, Macandal s'arrêta un instant. Une grande émotion l'avait saisi au cœur. L'énormité de l'acte qu'il conspirait d'accomplir, la complicité de Fabulé qu'il allait demander, le tableau des crimes atroces qu'il serait appelé à commettre, peut-être aussi la grandeur du rôle qui se préparait pour lui, se présentèrent à son esprit.

Il éprouva comme une hésitation, peut-être même un fatal pressentiment. Après un moment de réflexion, il triompha cependant de sa timidité et s'aventura en escaladant les rochers et les arbres, dans le dernier sentier qui conduisait au camp de Fabulé.

Macandal ne fut pas surpris, autant que nos lecteurs pourront l'être, du calme complet qui régnait dans le camp du nègre. On se souvient que celui-ci avait promis ses concours aux blancs dans l'expédition contre Macandal. Fabulé, qui avait accueilli avec enthousiasme les ouvertures qui lui avaient été faites à ce sujet, avait ensuite manqué au rendez-vous du camp

de bataille, et s'était tenu sur la réserve en différant le moment de tenir sa promesse.

Cette trahison de Fabulé mérite d'être expliquée au point de vue de sa double haine contre les colons et contre Macandal.

Il savait que les premiers ne s'étaient engagés si résolument dans cette campagne que dans l'espérance d'être vigoureusement soutenus par lui, et que sans son secours ils rencontreraient une défaite complète. Mais une pareille attaque ne pouvait pas plus être dirigée contre Macandal sans que celui-ci éprouvât quelques pertes.

Fabulé avait compté sur ce double résultat: la défaite des blancs et l'affaiblissement de son rival. En arrivant tardivement sur le champ de bataille, il recueillait plus facilement le fruit de sa trahison, il achevait la ruine de Macandal, et nécessairement il avait ensuite meilleur marché des blancs, surtout avec le secours des Caraïbes qu'il avait, on se le rappelle, convoqués en armes.

C'était là la cause de l'immobilité de Fabulé au milieu de cette agitation de la montagne Pelée.

Macandal, arrivé sur la limite du camp de son ennemi, fut arrêté par un « Qui vive! » lancé d'une voix formidable.

—Je suis Macandal, répondit-il.

A ce nom un cri général s'éleva dans le camp, et en moins de cinq minutes tous les nègres furent sur pieds.

Macandal s'avança résolument. Sa haute stature, sa force herculéenne bien connue de tous et éprouvée par quelques-uns, la hardiesse de sa tentative, l'immense prestige qu'il exerçait sur l'esprit des esclaves en imposèrent à la troupe de Fabulé. Il pénétra donc jusqu'au milieu d'eux sans qu'un seul eût fait un mouvement pour l'arrêter.

—Menez-moi à votre capitaine, dit-il aux nègres, j'ai besoin de lui parler; un grand danger nous menace tous, vous, moi, et mes soldats.

L'éclat avec lequel le nom de Macandal avait retenti dans le camp servit d'avertissement à Fabulé qui accourut, le visage resplendissant d'une joie à laquelle se mêlaient des éclairs de férocité.

—Cernez le bien! cria le nègre, et qu'il ne s'échappe pas!

Macandal haussa les épaules en voyant le cercle de poitrines et de têtes crépues qui s'était formé autour de lui. Il s'avança vers Fabulé.

—Oh! je te tiens donc! murmura celui-ci.

—Tu es fou, compère, répliqua Macandal; et si tu savais quels bons avis je t'apporte, tu me tendrais la main, et nous ferions bonne alliance. Les blancs, continua-t-il, ont entrepris la destruction des marrons; ils ont commencé par moi, ils finiront par toi. Sans sujet aucun, ils m'ont attaqué avec une audace inusitée, et jamais ils ne s'étaient avancés si près de mon camp. Toutes leurs troupes sont sur pied; il est possible que je les massacre jusqu'au dernier, comme il se peut qu'ils triomphent de moi; auquel cas, compère, tu serais perdu à ton tour. Si tu veux nous sauver tous les deux, il faut que tu oublies nos vieilles haines et que tu marches à mon secours. A nous deux nous exterminerons l'armée du roi ainsi que les milices des colons, et la Martinique nous appartiendra. Voilà les nouvelles que je t'apporte. Je me confie à ta loyauté.

—Moi, répondit Fabulé, voici ce que je te dirai: Les blancs, qui ont été tes amis, sont les miens aujourd'hui. Nous sommes d'accord, eux pour t'attaquer, moi pour les laisser faire et même pour les y aider. Mon but était de m'emparer de toi, vil mulâtre; tu es venu te faire prendre comme un enfant, tu m'éviteras donc la peine de courir après toi!

Une sueur froide couvrit le corps de Macandal. Il promena autour de lui un regard inquiet et vit avec terreur l'impénétrable cercle humain qui l'enveloppait.

—Qu'ai-je donc fait aux blancs pour qu'ils me déclarent la guerre? demanda-t-il.

—Tu les as trop aimés et trop flattés, répondit Fabulé. Il était juste qu'ils te fissent payer, par une trahison, cette amitié impossible entre leur race et la nôtre.

—Tu crois, reprit le mulâtre, qu'il n'est pas de ton intérêt de me défendre contre eux?

—Non, fit le nègre; mon intérêt est que tu disparais de nos bois où tu gênes mes projets.

—Alors laisse-moi m'en retourner à mon camp et je me défendrai comme je pourrai. Si je succombe, la place t'appartient; si je suis vainqueur des blancs, nous nous associerons, car tu seras heureux de le faire alors, pour mettre leurs habitations à feu, à sang et au pillage.

Fabulé laissa tomber sa tête sur sa poitrine et médita un instant sur les avantages du plan que Macandal venait de dérouler à ses yeux.

—Que décides-tu? demanda le mulâtre. —J'ai plus d'intérêt, répondit Fabulé, à faire moi tout seul ce que tu me proposes d'entreprendre en commun.

—C'est bien: alors laisse-moi partir. —Non pas! Tu es mon prisonnier; ce que je révais d'obtenir au prix de mon sang et de celui de mes marrons, je l'obtiens sans qu'il m'en coûte rien, et tu voudrais que je te permisse de t'enfuir! Fabulé n'est pas si fou, en vérité...

—Tu fais la besogne des blancs! —Je fais la mienne. —Lâche! s'écria Macandal en reculant de quelques pas, comme pour prendre l'élan de sa course.

Sur un signe de Fabulé, deux mains vigoureuses s'abattirent sur les épaules du mulâtre. Appelé à son aide ses forces herculéennes, Macandal secoua au bout de chacun de ses bras les deux colosses noirs qui avaient tenté de le retenir, et les fit voler à quinze pas devant lui.

Après sa courte et facile victoire, il essaya de nouveau de s'enfuir. Mais il fut rapidement entouré par le bataillon de noirs qui lui ferma le passage.

Macandal promena autour de lui ses regards: il rencontra partout des visages qu'enflammaient la féroce et la joie d'une lutte qui menaçait d'être terrible. A chaque pas tenté en avant ou en arrière, le cercle humain se resserrait autour de lui.

En voyant deux ou trois couteaux briller entre les mains de ses adversaires, il croisa ses bras sur sa poitrine et commença de rugir; puis rappelant toute son énergie et tout son courage des moments désespérés, il ramassa son corps, ferma ses deux poings durs comme des masses de fer, et tête basse, il s'élança au-devant de ses ennemis.

Le premier choc fut terrible pour ceux-ci. Surpris par cette brusque et soudaine attaque, cinq ou six de ces bandits roulerent sur la terre, étourdis par la violence des coups de pied, des coups de poing et des coups de tête que Macandal leur avait distribués.

Mais bientôt le pauvre mulâtre sentit des mains et des bras vigoureux l'enlacer par le milieu du corps, et la pointe des couteaux effleurer sa chair sans y pénétrer cependant, tant il avait su se dégager promptement de cette étreinte.

Après quelques minutes d'une de ces luttes gigantesques où la nature humaine dépense plus de forces qu'elle ne semble en accorder à un seul homme, Macandal avait reconquis la liberté de ses mouvements. Il se trouvait de nouveau écumant de rage, les bras et la poitrine ruisselant de sang et de sueur, seul au milieu d'un cercle de faces hideuses, d'épaules meurtries par les morsures, de regards abrutis par la douleur et par la colère.

Un moment Macandal chercha parmi ces bêtes fauves celle sur laquelle il pourrait se venger en faisant d'elle sa victime. Sa pensée se concentra sur Fabulé, qui se tenait devant lui impassible, les bras croisés et le bravant. Mais le mulâtre songea que c'était sa vie qu'il jouait sur cette vengeance isolée, et qu'il valait mieux pour lui renverser ce rempart et fuir en vainqueur.

Sa poitrine se dilata, les muscles de son corps se raidirent tout à coup comme des ressorts d'acier, et il fondit pour la seconde fois, tête basse, sur ce troupeau de tigres prêts à le déchirer en lambeaux. Pour la seconde fois, la lutte recommença terrible, féroce, inouïe; la terre frémissait sous des trépidations formidables.

Les forces de Macandal semblaient se doubler en proportion du danger et de l'énergie des attaques. Soit adresse, soit bonheur, soit supériorité ténace, il parvint à se délivrer de ses plus terribles ennemis, dont le corps musculé et souple s'enlaçait autour de lui comme les anneaux de ce serpent qu'il avait jadis coupé en morceaux.

Devant lui l'espace était ouvert; Macandal prit la fuite, en courant avec la rapidité d'une flèche. Fabulé poussa un cri de rage, décrocha des branches d'un arbre un mousquet et se mit à la poursuite du mulâtre en compagnie de deux ou trois nègres.

Macandal avait pénétré au milieu d'un massif de hautes herbes et de haziers qui dépassaient sa tête; il avait pu ainsi disparaître aux yeux de Fabulé. Celui-ci, ayant perdu la trace de son ennemi, entra dans une colère formidable.

—Vous êtes des lâches! s'écria-t-il en s'adressant à ses nègres, de vous être laissés ainsi battre par un mulâtre.

Fabulé n'était pas homme à lâcher facilement sa proie. Il connaissait d'ailleurs tous les chemins environnants; il savait

ceux où le pied humain pouvait s'aventurer, et ceux où il était impossible de tenter un pas. Il pouvait donc préciser, par à peu près, la direction qu'avait prise Macandal. Il monta sur un figuier sauvage dont les hautes branches formaient un commode observatoire, d'où le regard dominait à une longue distance.

Il ne fut pas longtemps à apercevoir, à quelques centaines de pas devant lui, une agitation extrême au milieu des hautes herbes, sans pouvoir distinguer cependant l'objet qui se mouvait ainsi par bonds suivis et réguliers.

Fabulé assura le canon de son mousquet sur une branche et fit feu.

XAVIER EYMA.

(A continuer.)

L'injustice d'un tarif uniforme que les Compagnies d'assurance contre l'incendie étrangères au pays ont voulu établir, en créant ainsi un monopole que la formation de la Compagnie Stadacona a seule pu détruire, est pleinement démontrée par la comparaison entre la position onéreuse faite aux assurés vivant dans une place munie de tous les moyens d'empêcher de grandes conflagrations, et celle de ceux habitant d'autres places plus exposées aux sinistres par le manque des mêmes moyens efficaces de préservation.

Cette injustice palpable est mise à néant par la Compagnie Stadacona, assurance contre le feu, dont les bureaux sont situés No. 13, Place d'Armes, à Montréal, qui modifie la prime dans la proportion des risques à courir.

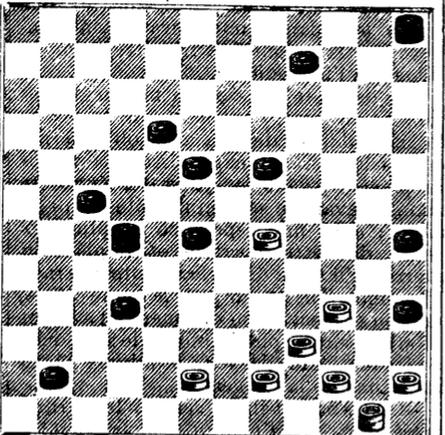
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, pourront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 4.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 2

Première manière.

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de and Les Noirs jouent de. It lists moves like 56° à 23, 49° 69, 61° 55, etc., leading to a win for Blancs.

Deuxième manière.

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de and Les Noirs jouent de. It lists moves like 56° à 23, 49° 69, 69° 30, etc., leading to a win for Blancs.

Troisième manière.

Si, au premier coup, la Dame noire jouait sur la ligne de 4 à 43, on lui donnerait deux Dames et elle serait enfermée.

Solutions justes du Problème No. 2.

Montréal.—C. Boudrias, T. Berthiaume, F. Riendeau, G. Massé, E. Contant et J. A. P.

Autre solution du Problème No. 1.

Pointe-Claire.—Moïse Leclère. Dans les solutions, les chiffres accompagnés d'un astérisque (*) désignent une Dame.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'un sou chaque.

DÉCÈS

A Sandy Bay, le 18 du courant, à l'âge de quatre ans onze mois et treize jours, Joseph-Zénon Sauvier, enfant unique et bien-aimé de Louis-Philippe Sauvier, écrivain, agent de L'Opinion Publique.

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital, - - - - - \$6,000,000
Actif Disponible, - - - - - pres de - \$1,200,000



OFFICIERS:

Président: J. F. SINGENNES.
Gérant Général: ALFRED PERRY.
Assist.-Gérant: DAVID L. KIRBY.

Vice-Président: JOHN OSTELELL.
Sec. et Trés.: ARTHUR GAGNON.
Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER.

ACTIF EN OR

Table listing assets in gold, including Bonds of the United States, Stocks of the Bank of Montreal, and various other securities, with their respective values.

PASSIF

Toutes Réclamations pendantes pour Pertes, Billets payables, et divers Comptes dus par la Compagnie. \$149,291 59

Assure tous les Risques d'Incendie, ainsi que les Bâtimens voyageant dans les eaux intérieures et leurs Cargaisons, et les Frêts et Cargaisons des Navires à vapeur et à voile Océaniques de première classe.

BUREAU PRINCIPAL: 160 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

6-45-4-141

AVIS.

DEMANDE sera faite au PARLEMENT DU CANADA, à sa prochaine Session, pour amender la Charte de

"LA BANQUE DES PROVINCES-UNIES,"

en changeant son nom et aussi le Chef-Lieu ou Place d'Affaires d'icelle, et pour d'autres fins.

ROBERT ARMOUR,

AVOCAT DES PETITIONNAIRES.

BOWMANVILLE, 2 Décembre 1875

6-49-9-149

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—A. M. LRICESTER & CIE., Fabricants de Pianos, 845 et 847, Rue St. Joseph, Montréal. 6-49-52-150

Corniches ROULEAUX ET ANEAUX, aussi BARRES D'ESCALIERS, la plus grande variété dans les derniers goûts, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

Coutellerie FOURCHETTES ET CULLERES, HUILLIERS, plaqués à prix réduits. Aussi venant d'être reçus: CAGES D'OISEAUX, CAFETIERS FRANÇAIS à alambique et PLUMEAUX FRANÇAIS, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal. 6-19-52-105

LE RANGE

ou Fourneau à cuisine le plus amélioré est Le "NEW ENGLAND" Ses qualités sont trop nombreuses pour être énumérées, mais on peut facilement se convaincre en en faisant l'inspection.

MEILLEUR & Cie.,

652, RUE CRAIG, Près de la Rue Bleury.

MACHINE A LAYER DE BUNNELL,

TORDEUSE ET REPASSEUSES, Machine à peler les pommes, à trancher le pain, les légumes, les viandes, &c. 6-37-26-149

LE VIDO.

EAU DE BEAUTE, PRÉPARATION DE N. DUDEVOIL-AUX DAMES.

Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint; sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un préservatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes.

Manière de s'en servir.—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, le Pustules, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint.

Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur.

Toute personne envoyant \$1.00 par la malle recevra une bouteille par la malle suivante. Enregistré à Ottawa conformément à l'acte du Parlement, 4 février 1875. Vendu chez le Dr. GAUTHIER, 190, Rue St. Laurent. 6-17-52-100

Etreennes! Etreennes! Etreennes!

PATISSERIES ET BONBONS FRANÇAIS.

LA JOIE DES ENFANTS ET DES FAMILLES.

V. DEOM,

Patissier-Confiseur,

No. 560, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL.

Mr. V. DEOM informe les familles qu'il confectionne des Pâtisseries délicieuses. A l'occasion des Fêtes de Noël, du Jour de l'An et des Rois, il a fabriqué toutes sortes de Bonbons pour Etreennes et pour Desserts. Aussi un choix de Confiteries et de Bonbons Français. Venez acheter à bon Marché. 6-48-4-146 V. DEOM.

CARIE SANG, C'EST LA VIE!

CELEBER

PURIFICATEUR DU SANG DE CLARKE

(Marque de Commerce—"Blood Mixture.")

LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR,

nettoye et élimine du sang toutes les impuretés et ne saurait être trop hautement recommandé.

C'est un remède infailible contre la Scrofule, le Scorbut, les maladies de la Peau, et les Plaies de toute sorte. La guérison est permanente.

Il guérit les Vieilles Plaies les Plaies Ulcérées sur le Cou les Plaies Ulcérées sur les Jambes les Boutons Noirs sur la Figure le Scorbut et ses suites les Ulcères cancéreux les maladies du Sang et de la Peau les Enflures Glandulaires

Élimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause.

Comme ce mélange est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe, le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai.

Des Milliers de Témoignages attestent de son efficacité.

Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisse, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour opérer la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUTS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MEDICINES PATENTEES de l'univers.

Seul Propriétaire: F. J. CLARKE, Chimiste, APOTHECAIRES' HALL, LINGOLN, ANGLETERRE.

Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario:

EVANS, MEROER & Cie., MONTREAL

Expédié par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 6-23-52-114

"L'OPINION PUBLIQUE"

Publiée tous les Jendis à Montréal, Canada,

Par la Compagnie Burland-Desbarats.

ABONNEMENT.....\$3.00 par année.

Aux Etats-Unis..... 3.50 " Par numéro..... 7 Centins.

Envois par lettres enregistrées ou par mandats sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES..... 10 Centins la ligne.

Ceux qui ne renvoient pas le journal sont considérés comme abonnés.

On ne reçoit pas d'abonnement pour moins de six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier.

Pour discontinuer son abonnement, il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration.

L'agent-collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements.

Lorsqu'un abonné change de domicile, il doit en donner avis huit jours d'avance.

Si l'abonné ne reçoit pas son journal, il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration.

Les frais de port sont payés par la Compagnie.